

PAUL SÉBILLOT

Toutes les  
joyeuses histoires  
des pêcheurs  
jaguens



## LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

## LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Paul Sébillot

# Toutes les joyeuses histoires des pêcheurs Jaguens



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001  
<http://www.arbredor.com>  
Tous droits réservés pour tous pays

## Introduction

Les Jaguens, ou pour parler comme les gens du pays, les Jégains, sont les locataires de Saint-Jacut-de-la-Mer, commune maritime de l'arrondissement de Dinan. Saint-Jacut est l'orthographe officielle, mais on prononce *Saint-Jagu*, *Saint-Jégu*, et plus encore *Saint-Jaïgu*.

Cette commune se compose de deux parties inégales ; l'une, peuplée de cultivateurs et d'un petit nombre de marins, ne diffère pas sensiblement de celles du voisinage ; elle ne se rattache au véritable Saint-Jacut que par un isthme sablonneux assez étroit. Quand on l'a franchi on arrive à l'Isle ; c'est ainsi que les habitants appellent la partie maritime qui, sans cette bande sableuse, serait en effet une île véritable.

C'est là que se trouve le bourg, où vivent sept à huit cents habitants, en grande majorité pêcheurs. Il y a une cinquantaine d'années, il conservait encore toute son originalité, et la plupart des maisons étaient anciennes ou présentaient une disposition que l'on rencontre en d'autres villages maritimes, mais avec une fréquence moindre qu'à Saint-Jacut. L'agglomération était en longueur, et, à cause du vent, beaucoup de maisons avaient pignon sur rue, la façade au midi, tournant le dos à la brise froide et violente du nord ; à la suite de la première, les quatre ou cinq qui la suivaient sans interruption, formaient une sorte de

cité, avec des cours devant, qui étaient presque communes ; sur les façades séchaient des filets, et souvent des morceaux de raie placés sur des cordes se boucaïnaient au soleil, pendant que des essaims de mouches bourdonnaient autour ; leur odeur qui ne semblait pas gêner les indigènes, répugnait aux étrangers, et même aux pêcheurs des autres petits ports. Ainsi qu'on le verra, ceux-ci font parfois allusion dans leurs récits comiques à la puanteur de ces raies. Rues et ruelles étaient plus mal propres que dans les autres villages côtiers ; des tripailles de poisson gisaient sur le sol, et en plusieurs endroits, des amas de coquillages vides craquaient sous les pieds des passants.

Pendant longtemps les Jaguens sont restés à l'état d'isolement ; ils ne se mariaient guère qu'entre eux. Certains noms de famille étaient portés par plus de cent individus ; aussi l'usage des *signories* ou sobriquets était devenu une nécessité ; les percepteurs de Ploubalay étaient même obligés de les relater sur les rôles des contributions, afin de pouvoir se reconnaître au milieu de contribuables, dont huit ou dix parfois avaient les mêmes noms et les mêmes prénoms.

Jusqu'à une époque assez récente, les Jaguens n'ont eu que des rapports peu fréquents avec leurs voisins. Ils avaient conservé des mœurs et des coutumes particulières, qui se sont peu à peu modifiées, et qui tendent à disparaître depuis que les jolies grèves de la presqu'île sont fréquentées par des baigneurs.

C'est vraisemblablement à ces façons de vivre différentes, à cet isolement qui faisait des Jaguens une sorte de petite tribu à part, qu'il faut attribuer le blason considérable dont ils sont gratifiés. De Cancale à

Saint-Brieuc, ils sont les héros de toutes les histoires facétieuses, de toutes les *calinotades* ; leur réputation s'étend même dans l'intérieur des terres, et à bord des Terre-neuvâts et des navires de guerre, les équipages où se trouvent des Bretons de la Manche racontent les joyeuses histoires des Jaguens. Le terme *Jaguense-tés* était même devenu à Dinan et dans quelques villes d'un usage assez courant pour désigner des récits facétieux dont un naïf est le héros, qu'il soit Jaguen ou originaire de tout autre pays<sup>1</sup>. Je crois cependant que c'est un néologisme postérieur à la publication de mes contes, il y a une trentaine d'années.

Le nombre de ceux que j'ai recueillis est considérable, et encore la plupart proviennent d'un seul village<sup>2</sup>.

Dans les contes de Jaguens, le dialogue est toujours en patois quand ce sont eux qu'on y fait parler ; ceux qui les racontent ont soin de conserver les tournures de phrases qu'ils leur attribuent, et ils imitent, en le chargeant, l'accent un peu chantant des Jaguens, ce qui ajoute encore au comique, parfois très réel, de ces contes.

On retrouve ailleurs des parallèles de plusieurs

---

<sup>1</sup> À Saint-Cast on qualifiait parfois de « couyonades » de Jaguens ces récits comiques.

<sup>2</sup> Saint-Cast. Les Jaguens n'ont pas le privilège des histoires facétieuses, quoique les leurs figurent parmi les plus originales et les plus comiques. Saint-Maixent, Villedieu-les-Poëles, Les Martigues en France, Gotham en Angleterre, Donau en Prusse et maints autres, le partagent avec eux. Cf. H. Gaidoz et Paul Sébillot, *Blason populaire de la France*, 1884 et W. Clouston, *The book of noodles*, Londres, 1888.



d'entre eux. Il en est toutefois qu'on n'a pas, je crois, jusqu'ici rencontrés autre part. Les voisins des Jaguens prétendent que ce sont les anciens de Saint-Jacut qui les ont inventés, et qu'ils sont les premiers à les raconter et à en rire.

Ce serait une preuve d'esprit, dont ils sont bien capables. Le Saint-Jacut d'à présent compte parmi les communes les plus instruites du littoral, et nombre de bons officiers de la marine marchande en sont originaires.

Il est vraisemblable que certaines des histoires facétieuses dont les Jaguens sont les héros ne datent pas d'hier ; le trait du poissonnier qui annonce à Henri IV le fait historique de la reprise de Dinan, non sur les Anglais comme dans le conte, mais sur les Ligueurs, était peut-être raconté peu de temps après cet exploit.

Les trois récits que j'ai fondus, en leur donnant une tournure un peu plus littéraire, dans le premier numéro de ce recueil<sup>3</sup>, sont les seuls qui aient une date, relativement ancienne, à peu près certaine. Mon compatriote, l'aquafortiste Alfred Briend qui m'en a raconté deux, les tenait de son père, né en 1799, et de son grand-oncle, médecin à Matignon, dont la naissance se plaçait vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, et tous deux connaissaient sans doute, depuis leur prime jeunesse, ces facéties qui ne sont pas d'ailleurs oubliées dans le pays.

---

<sup>3</sup> Les Jaguens en voyage.

## PREMIÈRE SÉRIE



## L'héritage

Il y avait une autre fois deux Jaguens qui avaient hérité de trois pièces de six livres ; ils étaient bien embarrassés comment les partager. Après avoir bien ruminé la chose, ils finirent par aller trouver un notaire pour se mettre d'accord. Le notaire leur dit :

— Donnez-moi une des pièces de six livres et chacun de vous aura la sienne.

## Le chien et le veau

Un Jaguen avait un veau à porter au boucher ; au lieu de son veau, il prit son chien et le mit sur ses épaules.

Arrivé à moitié route, on lui demanda s'il portait son chien au boucher.

— Non, dit-il, c'est un veau.

— C'est un chien.

Le Jaguen pour s'en assurer posa le chien par terre et lui dit :

— *Par ma fa, mon gars Pataud, v'êtes venu à chevà, mais vous v'en irez à pied<sup>4</sup>.*

---

<sup>4</sup> Par ma foi, mon gars Pataud, vous êtes venu à cheval, mais vous vous en reviendrez à pied.

## Le calvaire

On planta un calvaire à Saint-Jacut, et sur le bois de la croix on plaça une image du Christ peinte en rose, les bras étendus et de la grandeur d'un homme ordinaire; il fut cloué à la croix mais pendant la nuit les jeunes Jaguens allèrent le dépendre et le lendemain, ils firent accroire aux vieux que le Christ s'en était allé tout seul.

— *Par ma fa, mon fû, dirent les anciens; le petit bon Dieu est trop fin; i fau'ra le quer*<sup>5</sup>.

## La ceinture des Jaguens

Autrefois, les Jaguens étant dans leurs bateaux, se sanglaient avec des morceaux de rets<sup>6</sup> et ils disaient qu'ils avaient des poux:

— *Saquédié, mon fû, i' faut faire le petit métier*<sup>7</sup>.

Ils se mettaient dos à dos et se frottaient les épaules l'une contre l'autre.

---

<sup>5</sup> Le *u de quer*, ici, se prononce. Par ma foi, mon fils, le petit bon Dieu est trop fin, il faudra le tuer.

<sup>6</sup> Filets.

<sup>7</sup> *Le petit métier*: la chasse aux poux. Sébillot atténue ici l'accent gallo car on dit ben un meukié

— Saquédié, mon fû, gratte p'us dur sur l'épaule gauche, 'est là qu'i' sont<sup>8</sup>.

Une fois l'épaule bien frottée, ils disaient :

— Saquédié, mon fû, mets ton coude dans la kéroûé du dos, car 'est là qu'i' sont asteure<sup>9</sup>.

Ils mettaient parfois tant de temps à faire le petit métier qu'ayant commencé à Grandville, ils arrivaient jusqu'à Fréhel sans avoir mis à la voile, car ils étaient trop occupés à se frotter.

Quand ils étaient dans un port et que le mauvais temps les empêchait de s'en venir, ils se faisaient des ceintures avec les débris de leurs rets et ils allaient sur le terrain mendier leur pain, bien qu'ils n'en eussent pas besoin. C'était seulement pour ne pas perdre de temps.

Ils appelaient écharpe la ceinture qui leur donnait l'air de gens déguenillés et qui était leur gagne-pain quand il faisait mauvais temps.

## La chèvre et les Jaguens

Il y avait une fois deux Jaguens qui s'en revenaient de Dinan. Ils y avaient acheté de la *tremène*, ou si vous

---

<sup>8</sup> Sacredieu, mon fils, gratte plus dur sur l'épaule gauche : c'est là qu'ils sont. Sébillot aurait pu écrire *ergratt' pu du su l'epôle gaouche*, pour rendre compte de l'authentique prononciation.

<sup>9</sup> Sacredieu, mon fils, mets ton coude dans la croix du dos, c'est là qu'ils sont maintenant.

aimez mieux, du trèfle rose, et l'avaient mise derrière leur âne. En s'en revenant, ils virent une chèvre qui broutait sur le bord de la route :

— *Dieu me danse, mon fû, dit l'un d'eux, qué que est' là ? est-i' un cheva'*<sup>10</sup> ?

— *Est vantiez eune veille chatte*<sup>11</sup>, répondit l'autre.

— *Non fait ; ma et ta font iun*<sup>12</sup> ; les chats n'ont point d'cônes ; 'est eune vache<sup>13</sup>.

La chèvre qui avait vu la *tremène* courut après eux pour la manger.

— *Par ma fa, mon fû, dirent-ils, je sommes foutus l'coup-là ; 'est le diable ; j'étons-ti tous là*<sup>14</sup> ?

— *Vère*<sup>15</sup>, répondit l'autre.

Ils firent courir leurs ânes du mieux qu'ils purent en di-sant :

— *Dieu me danse, mon fû, si je n'nous donnons de garde, le diable va nou' attraper*<sup>16</sup>.

---

<sup>10</sup> Dieu me damne, mon fils, qu'est-ce que c'est que ça ? Est-ce un cheval ? Dans le pays de Fougères, on prononce plutôt : *un jvâ*.

<sup>11</sup> C'est peut-être une vieille chatte.

<sup>12</sup> La plaisanterie sur *toi et moi ça fait iun* se retrouve souvent dans les contes de Jaguens ; elle était pour ainsi dire passée en proverbe, et l'on disait plaisamment : Toi et moi cela fait un, comme à la mode de Saint-Jacut.

<sup>13</sup> Sûrement pas ; moi et toi, ça fait un ; les chats n'ont point de cornes, c'est une vache.

<sup>14</sup> Par ma foi, mon fils, nous sommes perdus cette fois-ci ; c'est le diable. Sommes-nous tous là ?

<sup>15</sup> Oui.

<sup>16</sup> Dieu me damne, mon fils, si nous n'y prenons pas garde le diable va nous attraper. Suivant les régions, on prononce *diâb*, ou *guiab*.

Cependant la chèvre se lassa de courir après eux et ils soufflèrent un peu.

— *Par ma fa, mon fû, j'étons-ti tous là*<sup>17</sup> ?

— *Vère.*

— *Non fait, répondit l'autre, ta et ma ça fait iun, et j'étiens deux. Faut se recompter*<sup>18</sup>.

— *Ta et ma ça fait iun; pour savai si le compte est jusse, j'allons mett' chaque son da dans l'étaupinée-là; n'en sara pour le sûr cambien que je sommes*<sup>19</sup>.

CONTÉ EN 1880 PAR FRANÇOIS MARQUER  
DE SAINT-CAST

## Les Jaguens à l'auberge

Il y avait une fois deux gars de Flétang qui étaient de Saint Jacut<sup>20</sup>. Ils avaient entendu dire que la mer était verte et bleue, et un jour qu'ils passaient devant un champ de lin fleuri, ils se dirent :

---

<sup>17</sup> Par ma foi, mon fils, sommes-nous tous là ?

<sup>18</sup> Sûrement pas. Toi et moi ça fait un et nous étions deux. Il faut se recompter.

<sup>19</sup> Toi et moi ça fait un. Pour savoir si le compte est juste, nous allons mettre chacun son doigt dans cette butte de taupe ; on saura avec certitude combien nous sommes.

<sup>20</sup> Paul Sébillot analyse « les gars de Flétang » comme étant des marins de Terre-Neuve, (supposés pêcher la morue et non le flétan). Il peut s'agir aussi d'une déformation gallèse du *flet* (*roman flete*), bateau plat, ou d'un lieu-dit.

— *Dieu me danse, mon fû, v'là la gran mé salée. Allons nous bangner*<sup>21</sup>.

Ils se mirent à se rouler dedans ; mais l'un des gars se heurta à une grosse pierre.

— *Dieu me danse, mon fû, la mer est-â monvaise*<sup>22</sup> !

L'autre, en se plongeant dans le lin, vit un gros crapaud.

— *Par ma fa, v'là du païsson ; si je le mangeas*<sup>23</sup> ?

Il avala le crapaud ; mais il ne tarda pas à se sentir malade, et il alla avec son camarade à une auberge où ils demandèrent à coucher. On leur montra une chambre, mais ils se dirent :

— *Dieu me danse, mon fu, i' n'en coûterait trop chier ; vous n'ez point eun endrait qui n' coûterait pas tant ; je n'sommes pas riches*<sup>24</sup>.

La servante, en les entendant, se dit : « Ce sont des Jaguens ; i' faut les mettre dans nos chiottes. »

Elle les conduisit dans un cabinet où il n'y avait point de lit, et elle leur donna un *glon de feurre*<sup>25</sup> pour se coucher dessus.

— *Vous n'auriez point eune petite presse pour mett' nos effets*<sup>26</sup> ? demandèrent-ils.

---

<sup>21</sup> Dieu me damne, mon fils, voilà la grande mer salée. Allons nous baigner.

<sup>22</sup> Dieu me damne, mon fils, la mer est-elle mauvaise !

<sup>23</sup> Par ma foi, voilà du poisson ; si je le mangeais ?

<sup>24</sup> Dieu me damne, mon fils, ça nous coûterait trop cher. N'avez-vous pas un endroit qui ne coûterait pas tant ? Nous ne sommes pas riches.

<sup>25</sup> Une motte de paille.

<sup>26</sup> N'auriez-vous point une petite armoire pour y mettre nos

— Si fait ; vous pouvez les mettre sur le coffre.

Les Jaguens se déshabillèrent et, voyant au milieu du coffre une planche ronde qui recouvrait un trou, ils se dirent :

— *Par ma fa, mon fû, v'là un joli petit coff'e ; faut y mett'e nos effets*<sup>27</sup>.

Le lendemain, quand ils se réveillèrent, ils se dirent :

— *Faurait reprenre nos habits. Il a la mine ben fond, le coff'e*<sup>28</sup>.

— *Par ma fa, mon fû, faut que tu descenges dedans ; je vas te teni' par les mains, et tu rattraperas nos draps*<sup>29</sup>.

L'un des compagnons se laissa descendre, mais bientôt il s'écria :

— *Je les touche ben do mes pieds ; mais la main me dépoigne*<sup>30</sup>.

— *Dieu me danse, mon fû, lui répondit l'autre, crache dedans, tu païsseras mieux après*<sup>31</sup>.

Le Jaguen cracha dans sa main, et il tomba au fond du prétendu coffre. Il parvint à en sortir à l'aide de

---

vêtements ?

<sup>27</sup> Par ma foi, mon fils, voilà un beau petit coffre. Il faut y mettre nos affaires.

<sup>28</sup> Il faudrait reprendre nos habits. Il a l'air bien profond ce coffre.

<sup>29</sup> Par ma foi, mon fils, il faut que tu descendes dedans ; je vais te tenir par les mains et tu attraperas nos affaires.

<sup>30</sup> Je les touche bien avec mes pieds mais ma main se détache (du gallo : pogne, poigne, le poing).

<sup>31</sup> Dieu me damne, mon fils, crache dedans, tu serreras mieux après.



son compagnon ; mais il sentait bien mauvais et ses habits aussi.

Quand ils se furent habillés, ils voulurent se comp-ter, et ils dirent à la mode des Jaguens :

— *Ta et ma, ça fait iun ; i' y en a iun de perdu ; éioù qu'il est*<sup>32</sup> ?

Ils restèrent quelques minutes à réfléchir, et ils avaient l'air si absorbé, que la servante, qui venait les voir, s'écria :

— Qu'est-ce que vous faites là tous les deux ?

— *Dieu me danse, mon fu, s'écrièrent-ils, n'y a per-sonne de perdu*<sup>33</sup>.

CONTÉ EN 1880 PAR JOSEPH MACÉ  
MOUSSE DE SAINT-CAST ÂGÉ DE QUATORZE ANS

## Le minard<sup>34</sup> du Jaguen

Il y avait une fois trois Jaguens qui allaient à la pêche dans le même bateau : l'un se nommait André, l'autre Jacques et le troisième Désiré. Ils mouillèrent aux Bourdineaux<sup>35</sup> et ne prirent rien ; ils relevèrent l'ancre et vinrent mouiller sur la Basse de la Rivière où ils tendirent leurs lignes. Au bout d'une heure, il

---

<sup>32</sup> Toi et moi ça fait un. Il y en a un de perdu. Où est-il ?

<sup>33</sup> Dieu me damne, mon fils, il n'y a personne de perdu.

<sup>34</sup> La pieuvre.

<sup>35</sup> Hauts-fonds au large de Saint-Cast.

n'y avait pas encore un seul poisson qui eût mordu. Désiré s'écria :

— *Fa d'conscience, mon fû, n'y a pas d'pâisson tout comme, pasceque dépée le temps que j'étons là, j'en arions déjà prins*<sup>36</sup>.

Comme Désiré finissait de parler, Jacques sentit quelque chose de lourd qui pesait sur sa ligne et il dit :

— *Dieu me gagne, mon fû, j'en tiens iun tout comme, ma (moi); mais je ne sais queue sorte de pâisson que est; i' n'sacque point à coups comme l's aut'es, i' n'fait ren qu'peser*<sup>37</sup>.

— *Vantiez qu'est un rochier, mon petit fû, répondit André; tâche de l'amener à haut, i' det avai ténant d'pâisson dessus, mon petit fû*<sup>38</sup>.

Jacques finit par haler sa ligne à bord; il y avait au bout un beau minard, et dans ce temps-là les Jaguens qui n'en avaient jamais ni vu ni entendu parler, en furent bien ébahis.

Jacques voulut le déprendre; mais le minard lui lança du noir à la figure.

---

<sup>36</sup> Foi de conscience, mon fils, il n'y a pas de poisson tout de même, parce que depuis le temps que je suis là, j'en aurais sûrement pris s'il y en avait.

<sup>37</sup> Dieu me damne, mon fils, j'en tiens un tout de même, moi; je ne sais quelle sorte de poisson c'est; il ne tire point par saccades comme les autres, il ne fait que peser.

<sup>38</sup> Peut-être que c'est un rocher, mon petit fils, tâche de le remonter. Il doit y avoir beaucoup de poissons dessus, mon petit fils.

— *Par ma fa, mon fû, dit Jacques, 'est eun effronté de copier comme héla su' ma goule*<sup>39</sup>.

— *Vère, mon p'tit fû, répondit Désiré, 'est un gars qui n'a point la mine ébahie*<sup>40</sup>.

— *I' ta' ben amarré la goule tout comme, dit André, jamais j'n'avais veu' de crachard si na: tu ressembelles au diable*<sup>41</sup>.

Les trois Jaguens se mirent à examiner le minard et, voyant les boutons qu'il a sur les pattes et qui sont les suçoirs avec lesquels il se colle, Jacques dit aux autres :

— *Je disions tout d'sieute que l'gars n'était point ébahi; mais comment qui' l' serait, un chef de païsson comme hélà ! vantiez sieurement qu'est loux ra; ergarde, ma fû, les boutons et les galons*<sup>42</sup> *qu'il a*<sup>43</sup> !

Et comme les Jaguens touchaient souvent le minard, il leur lança de nouveau du noir à la figure.

— *Veux-tu parier, dit Jacques à André, qu'est un per-ruquier des païssons d'la' mé, et qu'est du savon qui nous jette comme héla, pascequi' veut vantiez nous raser*<sup>44</sup>.

---

<sup>39</sup> Par ma foi, mon fils, c'est un effronté de cracher comme cela sur ma figure.

<sup>40</sup> Oui, mon petit fils, c'est un homme qui n'a pas l'air ébahi.

<sup>41</sup> Il t'a bien attrapé la figure tout de même, jamais je n'avais vu de crachat si noir, tu ressembles au diable.

<sup>42</sup> En gallo, galon signifie à la fois passementerie et croûte malade sur la peau, ce qui forme un jeu de mots.

<sup>43</sup> Nous disions tout-à-l'heure que le gars n'était point ébahi; mais comment le serait-il un chef de poissons comme cela ! peut-être sûrement est-ce leur roi; regarde, mon fils, les boutons et les galons qu'il a !

<sup>44</sup> Veux-tu parier que c'est un coiffeur pour les poissons de la

— *Fa d'conscience, mon fû, répondit André, 'là s'pourrait ben, mais je n'li vayons point d'rasoué*<sup>45</sup>.

— *Désiré, dit Jacques, veux-tu parier o ma qu'est l'diable ? regarde don' comme il est fait*<sup>46</sup> ?

Désiré, qui ne voyait pas clair, le prit et l'approcha de ses yeux pour l'examiner de plus près ; mais comme il le mettait tout contre sa figure, le minard se colla dessus avec ses pattes et les deux autres Jaguens disaient en frappant des mains :

— *Par ma fa, mon fû, 'est un perruquier d'la mé, comme il rasent, les perruquiers des païssons ! Dieu me gagne, mon fû, i'rasent do loux pattes*<sup>47</sup> !

Désiré, qui avait grand'peur du minard, criait comme si on l'écorchait ; mais les autres Jaguens lui disaient :

— *Laisse-ta faire, Désiré ; j'allons vâ comme i rase ben, et s'i' rase ténant ben, j'irons à Paris le porter au Ra ; il nous l'paiera ché*<sup>48</sup>.

Cependant le minard ne décollait pas de dessus la

---

mer et que c'est du savon qu'il jette comme ça parce qu'il veut peut-être bien nous raser.

<sup>45</sup> Foi de conscience, cela se pourrait bien mais je ne vois point son rasoir.

<sup>46</sup> Désiré, veux-tu parier avec moi que c'est le diable ? regarde donc comment il est fait. La formule gallèse ordinaire pour « regarde donc » est : *ergarde don !*

<sup>47</sup> Par ma foi, mon fils, c'est un coiffeur de la mer ! Comme ils rasent, les coiffeurs des poissons ! Dieu me damne, mon fils, ils rasent avec leurs pattes !

<sup>48</sup> Laisse-toi faire, Désiré ; nous allons voir s'il rase bien, et s'il rase très bien, nous irons le porter au Roi, il nous le paiera cher.

figure de Désiré qui dit à ses compagnons de le lui ôter. Ceux-ci qui avaient envie de voir comment il rasait voulurent le retirer ; mais le minard était si bien collé qu'ils ne le purent. À la fin, ils parvinrent en tirant dessus de toutes leurs forces, à le décoller ; mais ils emportèrent plus de la moitié de la joue à Désiré qui jetait des cris à fendre l'âme.

— *Dieu me danse, mon fû ; il est un p'tit trop infame le perruquier-là, disait Jacques à André ; il a d'la mauvaïtié aussi, pascqu'il a coupé dans la chai' à Désiré*<sup>49</sup>.

Mais Désiré n'était pas content et il disait :

— *Asteure que me v'la do ren qu'eune joe, ma bonne aimie ne voudra plus d'ma ; par ma fa, mon fû, que je ne sé fûté*<sup>50</sup> !

Enfin le bateau arriva à Saint-Jacut et ils y débarquèrent tous ensemble ; puis ils dirent à Désiré :

— *N'faut pas t'faire trop d'bile, mon petit fû, je te r'coutrons la joe et ta bonne aimie n'savisera pas que tu es diffamé et o voudra ben de ta. Demain je partirons pour Paris et j'irons porter not' païsson au Ra ; i' nous l'paiera ché', mon petit fû*<sup>51</sup> !

---

<sup>49</sup> Dieu me damne, mon fils, il est un petit peu trop gourmand, ce coiffeur-là ; il a de la méchanceté aussi parce qu'il a coupé dans la chair de Désiré.

<sup>50</sup> Maintenant que me voilà avec une seule joue, ma bonne amie ne voudra plus de moi ; par ma foi, mon fils, que je suis ennuyé !

<sup>51</sup> Ne te fais pas de souci, mon petit fils, je te recoudrai la joue et ta bonne amie ne s'avisera pas que tu es défiguré et elle voudra toujours bien de toi. Demain, nous partirons pour Paris et nous irons porter notre poisson au Roi ; il nous le paiera bien cher, mon petit fils !

Le lendemain, les trois Jaguens se mirent en route pour Paris. Dès qu'ils y furent arrivés, Désiré entra à l'hôpital pour se faire recoudre la joue et ses compagnons allèrent porter leur minard au roi. Quand ils furent devant le Louvre, Jacques s'arrêta et dit à André :

— *Par ma fa, mon fû, regarde don' la belle maison ! 'est eun hôté cossu : le Ra a biau se promener dedans, 'là y est aussi grand comme tout Saint-Jégu. L'hôté'-là dait être ben joli en dedans : i' faut tirer nos sabots et nos chausses de pou' d'la z'abinmer*<sup>52</sup>.

Les deux Jaguens se mirent tous déchaux, puis ils entrèrent hardiment dans le palais et ils rencontrèrent une domestique à qui ils dirent :

— *Eioù qu'est l'Ra, mamezelle*<sup>53</sup> ?

— Dans sa chambre, répondit-elle ; qu'est-ce que vous lui voulez ?

— *Dieu me danse, mon fû, j'voulons li donner un païsson*<sup>54</sup>.

La domestique alla avertir le roi qui descendit l'escalier et vint voir les Jaguens. Ils ne lui dirent ni bonjour ni bonsoir ; mais l'un d'eux s'avança vers lui et lui

---

<sup>52</sup> Par ma foi, mon fils, regarde donc la belle maison ! c'est un hôtel cossu : le roi a beau se promener dedans, c'est aussi grand que tout Saint-Jacut. Cette maison-là doit être bien belle à l'intérieur : il faut enlever nos sabots et nos chausses (avant de rentrer) de peur de l'abîmer.

<sup>53</sup> Où est le roi, mademoiselle ?

<sup>54</sup> Dieu me damne, mon fils, nous voulons lui offrir un poisson.

présenta son minard qui était bientôt tout consommé et sentait fort mauvais, puis il lui dit :

— Tenez, monsieur le Ra, v'la un biau païsson que je vous ons apporté ; pernez-le, je vous l'donnons. Fa d'conscience, mon fû, jamais je n'avons pu le kneute Jacques, Désiré et ma, et n'y a personne dans tout Saint-Jégu qu'en ait vu un domé ; l'det être ben bon, monsieu le Ra, asteure v'êtes ben maigre, quasiment comme un coucou ; mais si vous pouvez l'ava mangé, vous devienrez gras comme un p'tit pourcé, respé d'la compaignie<sup>55</sup>, mon p'tit fû<sup>56</sup>.

Le roi voyant qu'il avait affaire à des *diots*, leur dit en leur donnant à chacun une pièce de deux sous :

— Tenez, voilà pour vous remercier de ce que vous m'avez apporté, et puisque vous êtes si polis pour la Majesté royale, prenez la porte et ne rentrez jamais dans mon palais.

Les deux Jaguens sortirent du Louvre et s'en revinrent très penauds avec chacun leur pièce de deux sous que le roi leur avait donnée. Trois semaines après, Désiré fut de retour à Saint-Jacut, si bien guéri qu'on ne savait pas quelle joue le minard lui avait

---

<sup>55</sup> On présentait ses excuse à chaque fois qu'on prononçait en société le nom du porc.

<sup>56</sup> Tenez, monsieur le Roi voilà un beau poisson que nous vous avons apporté ; prenez-le, nous vous le donnons. Foi de conscience, mon fils jamais nous n'avons pu le reconnaître, Jacques, Désiré et moi, et il n'y a personne dans Saint-Jacut qui en ait vu un pareil. Il doit être bien bon, monsieur le Roi, maintenant que vous êtes quasiment maigre comme un coucou, quand vous l'aurez mangé, vous deviendrez gars comme un petit pourceau, respect de la compaignie, mon petit fils.



décollée, et il demanda à ses compagnons si le roi les avait bien payés.

— *Mon p'tit fû, dit André, i' nou' a donné chaque not' pièce de deux sous à Jacques et à ma ; 'là y est'i payé cela ! Regarde tout comme s' i' faut qui sège quenaille, nous qui li aviens apporté un si biau païsson ! et cor i' non' a fait tant de honte, qu'i' nous chéyait d'la sieur gros comme nos das ; jamais, non jamais, je n'y retournerons, mon p'tit fû*<sup>57</sup>.

— *Ni ma aussi, fa d'conscience, dit Désiré, j'aimeras mieux que l'vieux pouër kerverait tout de sieute*<sup>58</sup>.

Trois mois après le vieux roi mourut et les Jaguens en furent si joyeux qu'ils firent à Saint-Jacut une fête comme jamais on n'en a vu de pareille. Il y eut une danse au village de l'Isle qui dura huit jours et huit nuits sans cesser une minute. Et j'étais si lassé d'avoir tant dansé que je fus trois mois sans pouvoir marcher.

Ni ni, mon petit conte est fini.

CONTÉ EN 1882 PAR FRANÇOISE GUINEL  
DE SAINT-CAST

---

<sup>57</sup> Mon petit fils, il nous a donné à chacun une pièce de deux sous, à Jacques et à moi ; est-ce que ça s'appelle payer, ça ? Regarde comme il faut qu'il soit canaille tout de même, nous qui lui avons apporté un si beau poisson ! Et encore, nous avons tant de honte qu'il nous tombait (du front) de la sueur gros comme nos doigts ; jamais, non, jamais nous n'y retournerons mon petit fils !

<sup>58</sup> Moi non plus, foi de conscience, j'aimerais mieux que le vieux porc crève tout de suite.

## DEUXIÈME SÉRIE

## Les Jaguens en voyage

Au temps où le fils de la grand-mère de la grand-mère de ma grand-mère n'était pas encore en culottes, les Anglais s'emparèrent de Dinan, et les Français étaient bien marris de voir cette forteresse au pouvoir des étrangers. Les Malouins vinrent pour reconquérir la ville, et, profitant de l'obscurité de la nuit, aidés par les habitants, ils escaladèrent les remparts, chassèrent de partout la garnison anglaise, et quand le jour se leva, ils étaient complètement maîtres de Dinan.

Les Malouins, bien joyeux de leur victoire, résolurent d'envoyer quelqu'un à Paris pour porter l'heureuse nouvelle au roi de France. Parmi ceux qui avaient contribué à reconquérir la ville, se trouvait un pêcheur de Saint-Jacut : en conduisant son âne chargé de poisson, il avait rencontré la colonne malouine ; et comme, en ce temps-là, les Jaguens n'aimaient point les Anglais, il s'était joint aux assaillants, et avait, l'un des premiers, grimpé à l'assaut des remparts : quand on demanda un homme de bonne volonté pour aller à Paris, ce fut lui qui se présenta.

— *J'irai ben, ma, dit-il ; j'ai un âne qui connaît les chemins aussi ben la nuit que le jour*<sup>59</sup>.

Le chef des Malouins remit au poissonnier une lettre pour le roi de France, lui donna des provisions

---

<sup>59</sup> Les Gaulois comptaient le temps en nuits. Dans les expressions celtiques, la nuit précède le jour.

pour la route, et même un peu d'argent ; et le Jaguen, enfourchant son âne, prit le chemin de Paris, où il arriva après un voyage de quelques jours.

Quand les Parisiens virent le poissonnier dont l'accoutrement leur était inconnu, s'avancer dans les rues monté sur un âne, ils le regardèrent curieusement, et ils finirent par le suivre en riant de sa monture et de son étrange costume et les femmes se mettaient aux fenêtres pour voir le Jaguen qui continuait sa route sans se déconcerter. Il s'arrêta pourtant et leur dit :

— *Braves gens, vous n'aviez vantiez point veu d'âne diqu'à cette heure : le mien est issu de germain du sien qui portit Notre-Seigneur Jésus-Christ quand il entrit à Jérusalem. C'est un bon âne, qui marche de net comme de jou' et qui brait, quand il est en jeu, comme eune douzaine de chantres. Mais au lieu de m'er'garder comme les chiens quand un évêque passe, vous feriez ben mieux de me dire éioù que reste le Ré<sup>60</sup>.*

Les Parisiens se mirent à rire ; l'un d'eux prit l'âne par la bride et le conduisit dans la direction du palais du roi où ils ne tardèrent pas à arriver, suivis d'une foule nombreuse comme une procession. Le Jaguen voulut entrer dans le Louvre, mais le factionnaire qui gardait la porte lui barra le passage, et lui dit :

---

<sup>60</sup> Braves gens, vous n'avez peut-être jamais vu d'âne jusqu'à maintenant : le mien est un cousin issu de germain de celui qui porta Notre Seigneur Jésus Christ lorsqu'il entra à Jérusalem. C'est un bon âne qui marche de nuit comme de jour et qui brait, quand il veut comme une douzaine de chantres. Mais au lieu de me regarder comme des chiens quand un évêque passe, vous feriez mieux de me dire où demeure le Roi.

— On n'entre pas.

Mais le Jaguen ne se déconcerta pas pour si peu, et il criait à tue-tête :

— *Si fait, j'enterrerai ! je sé venu de Dinan tout à l'esprès pour parler au Ré, et, par ma fa de conscience, je li parlerai*<sup>61</sup>.

L'âne de son côté se mit à braire comme pour appuyer les paroles de son maître, et le bruit arriva aux oreilles du roi, qui se montra à la fenêtre et fut bien ébahi en apercevant le Jaguen entouré de cette grande foule de peuple.

— Que veux-tu, mon brave homme ? lui demanda-t-il.

— *Je viens de Dinan en Bertangne tout à l'esprès pour par-ler au roué de France : si vous le kneussez, dites-li que je sé là*<sup>62</sup>.

— C'est moi qui suis le roi : qu'on laisse passer ce brave Breton.

Le Jaguen descendit de son âne et le confia à la sentinelle en lui recommandant d'en avoir bien soin, puis il entra au Louvre, où bientôt il se trouva en présence du roi de France. Il ôta respectueusement son bonnet et lui dit :

— *Sire, j'avons prins Dinan*<sup>63</sup> !

— Cela ne se peut ! s'écria un des généraux ; c'est

---

<sup>61</sup> Certainement, j'entrerais ! Je suis venu de Dinan exprès pour parler au Roi et par ma foi, je lui parlerai.

<sup>62</sup> Je viens de Dinan en Bretagne exprès pour parler au Roi de France ; si vous le connaissez, dites-lui que je suis là.

<sup>63</sup> Sire, j'ai pris Dinan.

un fou ou un mauvais plaisant qui veut se moquer de vous.

— *Vère* (oui), répondit le Jaguen sans se déconcerter, et en regardant fixement le général, *stici le sara vantiez mieux que ma qui y étas*<sup>64</sup> !

Le roi rit beaucoup de la répartie du Jaguen, et il lui demanda des détails sur cet important fait d'armes. Le Jaguen lui raconta comment les Malouins avaient surpris les Anglais pendant la nuit, et les avaient chassés de la ville ; puis il remit au roi la lettre du capitaine des Malouins qui confirmait de point en point son récit.

Le roi de France fut bien joyeux d'apprendre que les Anglais n'avaient plus sa bonne ville de Dinan, et il dit au messager :

— De quel pays es-tu, mon ami ?

— *Je sé natif de Saint-Jaigu, sire*<sup>65</sup>.

— Saint-Jégu ? où est-ce ?

— *Kneuss'ous l'Ebihen* !<sup>66</sup>

— Non.

— *Kneuss'ous l'Isle*<sup>67</sup> ?

— Non.

---

<sup>64</sup> Oui, celui-là le saura peut-être mieux que moi qui y étais !

<sup>65</sup> Je suis natif de Saint-Jacut. Dans les environs de Fougères, on raffine quelquefois en précisant : *Je sé né natif de...*

<sup>66</sup> Connaissez-vous les Ebihen ? (îlots en face de Saint-Jacut).

<sup>67</sup> Connaissez-vous l'Isle ? C'est ainsi que les habitants appellent la partie maritime de Saint-Jacut (qui est en réalité une presqu'île).

— *Kneuss'ous la Houle Cosseu*<sup>68</sup> ?

— Pas davantage.

— *Kneuss'ous Nerput* ?

— Non.

— *Et quai qu'ous kneuss'ez don ! je ne sarions vous dire éioù qu'est Saint-Jégu. Mais c'est-i' ici la maison du bon Dieu, que n'en n'y baît ni n'en y mange*<sup>69</sup> ?

Le roi de France se mit encore à rire ; il ordonna à l'un de ses officiers de conduire le Jaguen à la cuisine du château et de lui servir un repas copieux ; mais le bonhomme, avant de s'y rendre, demanda qu'on mit son âne à l'écurie devant un bon râtelier rempli de foin, et il alla lui-même s'assurer que son fidèle compagnon ne manquait de rien.

L'officier le mena à la cuisine et le fit asseoir devant une grande table de chêne ; on plaça devant lui du pain blanc, des assiettes remplies de viandes douces et une bouteille de vin. Il demanda du cidre ; mais dans tout le palais et les environs, on ne put lui en trouver un seul pot. Et, en versant du vin, le Jaguen grommelait entre ses dents ;

— *Le monde sont ben menteurs tout de même : i' disent qu'i' n'y a de tout à Paris, et n'en n'y trouve pas sieurement eune pauv' goutte de cid'e*<sup>70</sup> !

---

<sup>68</sup> Connaissez-vous la Houle-Cosseu ? (Port de Saint-Jacut).

<sup>69</sup> Et que savez-vous donc ? Je ne saurais vous dire où se trouve Saint Jacut. Mais est-ce donc la maison du bon dieu qu'on n'y boit rien qu'on n'y mange pas ?

<sup>70</sup> Les gens sont bien menteurs tout de même : ils disent qu'il y a de tout à Paris et on n'y trouve pas seulement une pauvre goutte de cidre !



Cependant il mangea de grand appétit, car il avait faim, et il ne faisait aucune attention aux serviteurs qui le regardaient d'un air étonné.

Cependant à son déjeuner le roi de France avait parlé du Jaguen qui était venu annoncer la reprise de Dinan et le fils du roi eut envie de le voir. Il était encore jeune et, comme tous les petits garçons de son âge, il se plaisait à se faufiler dans les cuisines parce que les bonnes lui donnaient des friandises et qu'elles lui racontaient toutes sortes d'histoires. Quand il arriva à la cuisine, il se mit à considérer le Jaguen qui n'était point habillé à la mode de Paris, et il tournait autour de lui comme s'il avait été une bête curieuse. Ce qui l'intriguait surtout, c'étaient les longs poils roux qui, pareils à des soies de cochon, couvraient ses jambes nues, et il lui vint à l'idée de tirer dessus pour se divertir et pour s'assurer s'ils tenaient bien à la peau.

Il se glissa sous la table, et le Jaguen, au moment où il était tout occupé à manger, sentit qu'on lui tirait brusquement une touffe de ses poils. Il fit une grimace horrible et fut sur le point de jurer; toutefois il se retint et se contenta de se reculer un peu. Mais le jeu plaisait à l'enfant, qui recommença une seconde fois à tirer sur les poils et plus fortement que la première; le Jaguen se leva brusquement de table et s'écria :

— *Ah ! petit goujas ! Si tu n'étais pas l'fils de ton père, queue mornife que je te foutras*<sup>71</sup> !

---

<sup>71</sup> Ah ! petit voyou ! Si tu n'étais pas le fils de ton père, quelle gifle je te donnerais !

Le dauphin fut si ébahi de cette apostrophe qu'il alla s'asseoir tout penaud dans un coin et laissa le Jaguen achever tranquillement son repas.

Quand il eut fini de manger, on le conduisit devant le roi qui lui donna une bonne bourse pleine d'écus de six livres bien luisants. Le Jaguen le remercia de son mieux en lui disant que, si jamais il passait par Saint-Jacut, il lui ferait manger du poisson meilleur que celui qui va sur la table des évêques.

Il remonta ensuite sur son âne, et sortit tranquillement du Louvre, accompagné d'une escorte de gens d'armes qui lui firent la conduite jusqu'à une lieue de Paris.

Il accomplit heureusement son voyage de retour, et dès qu'il fut arrivé à son pays natal, il acheta un beau bateau carré<sup>72</sup> tout neuf, fit recouvrir sa maison en ardoises, et devint même propriétaire de plusieurs sillons de terre dans les environs du village ; ce qui lui donna une grande considération dans le pays, où on avait coutume de l'appeler l'homme qui a parlé au Ré.



De temps en temps, surtout dans les beaux soirs d'été, les Jaguens venaient s'asseoir autour de l'homme « qui avait parlé au Ré » et ils se faisaient raconter les incidents de son voyage, la grandeur de la capitale de la France, la magnificence du palais du Louvre, toutes choses dont les Jaguens n'avaient pas idée ; ils lui faisaient aussi dire comment le roi de

---

<sup>72</sup> Un bateau (à voile) carrée.

France lui avait donné des preuves sonnantes de sa générosité et ce n'était pas là la partie la moins intéressante du récit du poissonnier.

En réfléchissant bien à tout cela, les anciens pensèrent qu'il était de l'intérêt de Saint-Jacut d'envoyer une députation au roi de France pour lui offrir des poissons : ils songeaient que leur présent serait bien accueilli et que sans doute le prince se montrerait généreux. Et quand leur résolution eut été prise, il fut décidé qu'on mettrait de côté, pour être offertes au roi, les plus belles pièces de poisson qui seraient prises à la prochaine marée.

Les pêcheurs consentirent volontiers à ce que désiraient les anciens ; mais, quand l'un d'eux trouvait dans ses filets un magnifique bar ou un beau turbot, il ne manquait jamais de lui découvrir des défauts : il était trop petit ou trop long, ou pas assez poissonné, de sorte que le pêcheur, au lieu de mettre de côté pour le roi les belles pièces qu'il prenait, les gardait pour lui et allait les vendre aux armateurs de Saint-Malo ou aux bourgeois de Dinan.

Un jour cependant un des grands bateaux à voile carrée alla tendre ses filets au large des pêcheries et ceux qui le montaient, pensant qu'il était temps de voir si on avait pris quelque chose, se mirent à tirer le filet hors de l'eau. Il paraissait si lourdement chargé que tout l'équipage vint pour aider à le ramener à bord et, pressentant une pêche miraculeuse, on décida d'un commun accord que ce que contenait le filet serait pour le roi.

Quand, après avoir réuni leurs efforts, ils par-

vinrent à le faire sortir de l'eau, ils aperçurent, à travers le clapotis transparent des vagues, des fers qui brillaient :

— *Dieu me danse, mon fû, s'écria le patron, est un païsson ferré; i' sera pour le Ré, et s'i' n'est pas content, i' sera ben difficile*<sup>73</sup> !

Mais quand le filet émergea tout à fait le long du bord, au lieu du magnifique poisson que les Jaguens s'attendaient à voir, ils aperçurent le cadavre gonflé d'un vieil âne qui, peu de jours auparavant, s'était trop aventuré sur les pentes glissantes des falaises et était tombé à l'eau. Les Jaguens firent la grimace et rejetèrent le vieux baudet dans la mer : chacun promit de ne point parler du « *païsson ferré* », de peur des quolibets ; mais il est probable que le secret ne fut pas gardé par tous les pêcheurs, puisque l'aventure est venue jusqu'à nous, et qu'elle a même donné naissance à un proverbe.

Cependant, le coup de filet n'avait pas été mauvais et quand le vieil âne en fut ôté, on y vit des bars de belle taille, des turbots et des rougets et l'équipage décida que, si les anciens le voulaient, tout ce poisson serait pour le Roi.

Les anciens pensèrent que c'était là un présent convenable et les Jaguens qui pouvaient prétendre à l'honneur d'aller à la cour mirent leurs chapelets dans un chapeau, afin que le sort désignât ceux qui accompagneraient le précieux poisson. Huit premiers

---

<sup>73</sup> Dieu me damne, mon fils, c'est un poisson ferré ; il sera pour le Roi. Il faudrait qu'il soit bien difficile pour n'en n'être pas content.

chapelets, retirés du chapeau, furent reconnus par leurs propriétaires, et par les autres, et l'on décida que les huit hommes élus par le sort formeraient l'ambassade.

Le poisson fut enveloppé d'orties et de feuilles de fougères, et mis bien au frais dans une *manne*<sup>74</sup>, puis les anciens et les huit députés s'assemblèrent de nouveau pour chercher le moyen le meilleur, le plus sûr et le plus prompt, de faire parvenir la bourriche au roi de France. La proposition de la porter à pied et à dos d'homme fut tout de suite rejetée comme peu pratique ; et comme il n'était pas possible, sans de grands et longs détours, de se rendre à Paris en bateau, l'assemblée décida qu'on attellerait à une charrette l'âne du Grand Cangnard, qui était d'une force peu commune, que les huit Jaguens monteraient à bord et que, pour faciliter la course et montrer que les Jaguens étaient des gens de mer et non des gars de métairies, la charrette serait grée en carré, et que le patron en prendrait le commandement. Cette idée conquist tous les suffrages et fut accueillie par des applaudissements unanimes, ce qui n'a rien de surprenant ; car personne n'ignore que les Jaguens sont les seuls des habitants des côtes dont les bateaux soient grés en carré, et les anciens se disaient judicieusement que, dès que la charrette arriverait en vue de Paris, tous les Parisiens ne manqueraient pas de s'écrier en l'apercevant :

— Voici les Jaguens qui viennent nous voir !

On se mit tout de suite à l'oeuvre : le mât fut placé

---

<sup>74</sup> Large panier d'osier.

dans un trou percé au milieu de la charrette, et assujetti au moyen de forts cordages attachés aux deux côtés : on s'assura que la voile manoeuvrait bien, et à l'un des brancards on accrocha un grappin. La manne fut arrimée bien au frais, on embarqua des miches de pain, de la raie salée, un baril de cidre *cœuru*<sup>75</sup>, et les huit Jaguens désignés par le sort embrassèrent leurs parents, demandèrent la bénédiction aux anciens et s'embarquèrent dans la charrette.

Le patron prit en main les guides de l'âne et, quand les matelots eurent hissé et bordé la voile, il cria : « À Dieu vat ! » ; l'âne se mit aussitôt en route, et les habitants de Saint-Jacut, rangés à l'entrée du village, suivaient du regard la charrette à voiles qui emportait leur ambassade.



Au commencement du voyage la route était droite et peu raboteuse ; la voile était gonflée par le vent qui soufflait de la manière la plus favorable et l'âne n'avait point à tirer, mais simplement à porter la charrette qui, étant bien arrimée, ne le fatiguait point. Mais le vent ne tarda pas à fraîchir, la route décrivait des zigzags dans lesquels la manoeuvre devenait difficile, et une rafale de Norouâs<sup>76</sup>, qui vint soudainement gonfler la toile, aurait fait chavirer la charrette si le patron n'avait vivement commandé à son équipage d'amener la voile.

---

<sup>75</sup> Qui a du cœur. Se dit aussi bien du cidre que d'un homme courageux.

<sup>76</sup> Vent de Nord-Ouest.

Quand la manoeuvre eut été accomplie, on se remit en route et le patron s'assura que l'aussière du grappin, qui filait le long du brancard en passant par la bride de l'âne, fonctionnait facilement.

Il y avait longtemps qu'ils avaient perdu de vue le clocher de Saint-Jacut et il était près de midi quand le patron avisa à tribord un grand champ de lin fleuri : il paraissait bleu comme la mer aux jours calmes et purs de l'été et une brise légère qui soufflait faisait onduler les fleurs qui frissonnaient comme les vagues quand il vente frais et que la mer est, comme on dit « fleurie<sup>77</sup> ».

— *Dieu me danse, mon fû, s'écria le patron, v'là la grande mé salé : si je prenions un bain<sup>78</sup> ?*

— *Vère, vère, répondit l'équipage ; jetons l'ancre<sup>79</sup>.*

— Mouille ! commanda le patron.

Le matelot qui était à l'avant laissa filer l'aussière et le grappin mordit la terre à peu de distance du champ de lin. L'âne fit quelques pas, semblable à un bateau qui a encore de l'erre, puis se sentant retenu, il s'arrêta.

Les Jaguens descendirent de la charrette et, après s'être déshabillés, ils entrèrent dans le champ et se mirent à nager à travers le lin bleu qu'ils traversèrent ; ensuite ils revinrent à l'endroit où ils avaient laissé

---

<sup>77</sup> De vaguelettes et d'écume.

<sup>78</sup> Dieu me damne, mon fils, voilà la grande mer salée : si on prenait un bain ?

<sup>79</sup> Oui, oui ; jetons l'ancre.



leurs habits. Ils commençaient à se rhabiller, lorsque l'un d'eux eut un scrupule :

— *Dieu me danse, mon fû, dit-il, j'allons nous compter pour vâ si n'y arait point-z-eu queuqu'un à se naye*<sup>80</sup>.

Le patron fit ranger ses hommes, et il commença à compter :

— *Ta et ma, ça fait iun, et li deux, et li tras, quat'e, cinq, six, sept... Par ma fa, mon fû, je crais qu'il en manque iun. Je recommence. Ta et ma, ça fait iun, et li deux, et li tras, quat'e, cinq, six, sept...*<sup>81</sup>

Le patron se gratta l'oreille et dit :

— *Je sommes partis huit, et je ne trouve que sept. I' en a eu iun à se nayer. J'allons retourner le queri*<sup>82</sup>.

Ils allaient retourner dans la gran mé salée, quand l'un des Jaguens eut une idée :

— *Je nous sommes vantiez trompés dans not' compte ; v'lâ eune taupinée fraîchement boutée : mettons chacun un daigt dedans, et n'en verra après cambien qué n'y a de trous*<sup>83</sup>.

---

<sup>80</sup> Dieu me damne, mon fils, je vais nous compter pour voir s'il n'y en n'a pas un qui se serait noyé.

<sup>81</sup> Toi et moi ça fait un, et lui deux, et lui trois, quatre, cinq, six sept... Par ma foi, mon fils, je crois qu'il en manque un. Je recommence. Toi et moi ça fait un et lui deux, et lui trois, quatre cinq six, sept...

<sup>82</sup> Nous sommes partis huit et je n'en trouve plus que sept. Il y en a eu un qui s'est noyé. Retournons le chercher.

<sup>83</sup> Je me suis peut-être bien trompé dans mon compte. Voilà une taupinée (butte de terre créée par une taupe) fraîchement levée ; mettons chacun un doigt dedans et on verra ensuite combien il y aura de trous. Les difficultés que les Jaguens rencontrent à se compter sont légendaires. Dans une version

Quand cette opération fut accomplie on vit huit doigts bien marqués sur la taupinière et les Jaguens, persuadés qu'il ne manquait personne, se mirent à manger en devisant joyeusement, et en appréciant fort les mérites du cidre que contenait leur baril.

Ils se rembarquèrent ensuite dans leur charrette ; le grappin fut levé, le patron prit les guides et cria : « À Dieu vat ! » et l'équipage s'avança gaîment sur la route de Paris, à ce qu'il croyait du moins. Car, pendant qu'ils se baignaient et prenaient leur repas, l'âne avait senti derrière lui des chardons ; il n'avait pu résister à l'envie de les goûter et s'était retourné bout pour bout, entraînant le grappin. Les Jaguens n'y avaient pas pris garde, et on les eût bien étonnés en leur disant qu'au lieu de se diriger vers Paris ils revenaient simplement à Saint-Jacut. Cependant parfois ils ne pouvaient s'empêcher de remarquer que le pays ressemblait considérablement aux environs de leur village natal.

Ils finirent, la journée étant chaude, par s'assoupir peu à peu, et quand ils s'éveillèrent, le jour était déjà bas. Le patron, qui venait de se réveiller, se frotta les yeux, et apercevant au loin des maisons, il dit :

— *Dieu me danse, mon fû, Paris n'est point si biau que le monde disent ; mais l'là n'est vantiez qu'un faubourg*<sup>84</sup>.

Cependant ils continuaient d'approcher et les

---

de cette histoire qui circule encore, il ne s'agissait nullement d'une *taupinée fraîchement boutée, mais d'une bouse de vache bien fraîche*. (NDE)

<sup>84</sup> Dieu me damne, mon fils, Paris n'est pas aussi beau que les gens le disent ; mais ce n'est peut-être là qu'un faubourg.

femmes de Saint-Jacut qui, de loin, avaient reconnu la charrette et l'âne étaient sorties de leurs maisons pour venir au devant de leurs hommes ; les Jaguens, en les apercevant, disaient :

— *Dieu me danse, mon fû, n'en dit bien que toutes les femmes s'entersemblent ; celles d'ici sont tout drait pareilles à ielles de Saint-Jaigu*<sup>85</sup>.

Quand les Jaguines furent arrivées auprès de leurs hommes, elles entourèrent la charrette ; elles se jetaient au cou des voyageurs et les embrassaient, et les Jaguens, qui ne les reconnaissaient pas, disaient :

— *Dieu me danse, mon fû, je sommes asteure à Paris : on nous avait ben dit vra en contant que les femmes de Paris étaint d's effrontées qui se jettent su' le monde sans les connaître*<sup>86</sup>.

### Les saints vivants

Au temps jadis, quand les poules pissaient dans un bassin<sup>87</sup>, les Jaguens voulurent avoir des saints vivants, car ils se disaient entre eux :

---

<sup>85</sup> Dieu me damne, mon fils, on dit bien que toutes les femmes se ressemblent ; celles d'ici sont tout à fait pareilles à celles de Saint-Jacut.

<sup>86</sup> Dieu me damne, mon fils, nous sommes à présent à Paris : on nous avait dit la vérité quand on disait que les femmes de Paris étaient des effrontées qui se jetaient sur les gens sans les connaître...

<sup>87</sup> Variante de « quand les poules avaient des dents », formule

— *Par ma fa, mon fû, si les saints qui sont dans not'e église n'étaient pas morts, je leux demandérions de prier l'bon Dieu de nous faire prenre du païsson ; mais que qu'tu veux lous dire ? i' sont sourds et muets. I' nou' en faurait qu'araint d's oraïlles pour ouï, et eune langue pour deviser. Par ma fa, mon fû, i' nous faut faire eune quête, et quand j'arons de qua, j'irons en acheter à Saint-Bérieu*<sup>88</sup>.

Il fut décidé que deux des anciens iraient dans chaque maison quêter pour acheter des saints vivants. Quand ils eurent réuni une somme suffisante, ils partirent pour Saint-Brieuc, accompagnés des trois plus anciens de la paroisse.

En arrivant à la ville, les Jaguens demandaient à tous les passants où demeurerait le vendeur de saints et on les conduisit chez un sculpteur.

— *Par ma fa, mon p'tit fû, lui dirent-ils, j'en avons dans not' église des saints, mais c'est des saints qui sont morts, et tant qu'à acheter, j'en voulons qui saint vivants, qui saraint nous ouï et prier l'bon Dieu d'nou' envoyer du païsson : v'la quasiment tras ans, mon p'tit fû, que je j'n'avons presque ren prins*<sup>89</sup>.

de conteur pour prévenir que rien n'est vrai de ce qu'il raconte.

<sup>88</sup> Par ma foi, mon fils, si les saints qui sont dans notre église n'étaient pas morts, je leur demanderais de prier le bon Dieu de nous faire prendre du poisson. Mais que voulez-vous leur dire ? Ils sont sourds et muets. Il nous en faudrait qui aient des oreilles pour écouter et une langue pour parler. Par ma foi, mon fils, il faut faire une quête et quand nous aurons de quoi (payer) nous irons en acheter à Saint-Brieuc.

<sup>89</sup> Par ma foi, mon petit gars, lui dirent-ils, nous en avons dans notre église des saints, mais ils sont morts et tant qu'à en ache-

Le sculpteur voyant qu'ils n'étaient pas trop fins, leur répondit :

— Mes amis, je n'ai pas pour le moment de saints vivants, mais revenez dans quinze jours, j'en aurai.

Voilà les Jaguens bien contents.

— *Mon p'tit fû, lui dirent-ils, dans quinze jou's je r'vien-rons ; j'en prenrons bien cinq ou six, mais i' n'faura point en promett'e à d'aut'es qu'à nous*<sup>90</sup>.

Au bout de quinze jours, ils retournèrent chez le sculpteur, qui leur dit :

— Mes amis, j'ai aujourd'hui des saints vivants ; ils sont dans cette boîte ; mais il ne faudra pas l'ouvrir avant d'être arrivés dans votre église ; car les saints, qui ne sont pas contents d'être enfermés, s'échapperaient, et vous ne pourriez les rattraper.

Les Jaguens, bien contents, remercièrent le sculpteur et lui donnèrent deux cents francs, puis ils partirent pour Saint-Jacut.

Arrivés à moitié route, il y en eut un qui dit :

— *Par ma fa, mon fû, ouvrons la bouette pour vâ un p'tit les saints-là*<sup>91</sup>.

— *Non fait, mon fû, répondirent deux des Jaguens,*

---

ter, nous nous en voudrions qui soient vivants, qui sauraient nous entendre et prier le bon Dieu de nous envoyer du poisson : voilà presque trois ans, mon petit gars, que nous n'avons presque rien pris.

<sup>90</sup> Mon petit gars, dans quinze jours nous reviendrons. Nous en prendrons bien cinq ou six, mais il ne faut pas en promettre à d'autres qu'à nous.

<sup>91</sup> Par ma foi, mon fils, ouvrons la boîte pour voir un peu ces saints-là.

*faut pas l'ouvri', l'esculteur a dit qui' fauyait attenre à être dans not' église*<sup>92</sup>.

Mais les trois autres avaient tant d'envie de voir les saints, qu'ils ouvrirent malgré tout la boîte et les souris que le sculpteur y avait enfermées s'échappèrent. Les Jaguens coururent après, mais elles étaient plus lestes qu'eux, et elles se sauvèrent dans un puits qui était près de la route. Les deux plus jeunes disaient :

— *Par ma fa, mon fû, v'là ce que c'est de n'pas voulâi nous craire: nous v'là bien parés asteure! j'avons perdu nos saints vivants, et cor dépensé not'e monnâs*<sup>93</sup>!

— *Ne vous démenez pas tant, mes p'tits fûs, répondirent les vieux Jaguens; i' sont dans l'pu, j'allons descenre les quéri*<sup>94</sup>.

Les Jaguens se prirent par les pieds et par les mains, de façon à former une sorte de chaîne, et ils descendirent dans le puits.

Compère Jacques qui touchait à la surface de l'eau, disait :

— *Par ma fa, mon fû, je n'les trou'ions point, Dieu me danse, mon pauv'e compère André; le n'les trou'ions point, les saints vivants*<sup>95</sup>!

---

<sup>92</sup> Sûrement pas, il ne faut pas l'ouvrir, le sculpteur a dit qu'il fallait attendre d'être dans notre église.

<sup>93</sup> Par ma foi, mon fils, voilà ce que c'est de ne pas nous croire : nous voilà bien arrangés maintenant ! Nous avons perdu nos saints vivants et dépensé aussi notre argent !

<sup>94</sup> Ne vous agitez pas, les petits gars, ils sont dans le puits, nous allons descendre les chercher.

<sup>95</sup> Par ma foi, mon fils, je ne les trouve pas, Dieu me danse ! mon pauvre compère André, je ne les trouve pas, les saints vivants !

Cependant celui qui était resté sur le bord du puits et dont les bras supportaient le poids de ses quatre compagnons, commençait à se lasser, et il disait :

— *Par ma fa, mon fû, mon pauv'e compère Jean, la poignée m'échappe, je large poignée*<sup>96</sup>.

— *Copie (crache) dans tes mains, mon p'tit fû, lui répondit compère André, copie dans tes mains, tu paieras mieux après !*<sup>97</sup>

Compère Désiré cracha dans sa main et les quatre Jaguens tombèrent dans le fond du puits et s'y noyèrent, à l'exception de celui qui avait voulu attendre à être dans l'église pour voir les saints vivants ; l'autre était compère Désiré.

Tous deux se mirent en route en disant :

— *Par ma fa, mon fû, 'est l'bon Dieu qui l'za punis ; i's n'seraient pas nayés s'i's avaient attendu à êt'e dans l'église. V'là ce que 'est de ne pas voulai craire le monde p'u savant qu'sai*<sup>98</sup>.

Quand les Jaguines apprirent que leurs hommes s'étaient noyés dans le puits, elles en eurent d'abord beaucoup de chagrin ; mais au bout de trois jours, elles se réjouissaient et disaient :

— *Par ma fa, mon fû, les saints vivants s'en allaint*

---

<sup>96</sup> Par ma foi, mon fils, mon pauvre compère Jean, la main m'échappe, je lâche la main.

<sup>97</sup> Crache dans tes mains, mon petit gars, crache dans tes mains, tu serreras mieux après !

<sup>98</sup> Par ma foi, mon fils, c'est le bon Dieu qui les a punis. Ils ne se seraient pas noyés s'ils avaient attendu d'être dans l'église. Voilà ce que c'est que de ne pas vouloir croire les gens plus savants que soi.

*dans l'Paradis, et nos hommes qu'avaint voulu y aller aussi les aront sieuvis*<sup>99</sup>.

## L'âne qui devient moine

Il était une fois à Saint-Jacut un meunier qui avait un âne et tous les soirs il l'attachait avec une longue corde auprès de son moulin afin qu'il pût paître tout à son aise.

En ce temps-là il y avait aussi à Saint-Jacut des moines qui allaient la nuit dans les champs pour y voler ce qui se trouvait à leur convenance. Une nuit qu'ils retournaient à l'Abbaye après une abondante cueillette, il virent l'âne qui paissait au pied du moulin, et ils se dirent :

— Il faut prendre cet âne pour porter notre butin et, quand nous n'en aurons plus besoin, nous irons le vendre.

— Bien, dit le supérieur ; mais pour qu'on ne s'en aperçoive pas, tu vas, dit-il à un des moines, te mettre à la place de l'âne, attaché comme lui, et quand le meunier viendra, tu lui diras que tu avais été changé en âne et que ton temps est fini.

À deux heures du matin, le meunier eut besoin de son âne, et il sortit pour le prendre ; mais à sa place il vit au clair de lune un moine.

---

<sup>99</sup> Par ma foi, mon fils, les saints vivants s'en allaient en Paradis et nos hommes qui voulaient y aller aussi les ont suivis.



— Qui est là ? cria-t-il.

— Votre âne, répondit le moine d'un ton de pénitent.

— *Par ma fa, mon fû, dit le meunier, mon âne prêche don' asteure*<sup>100</sup>.

— J'étais condamné, dit le moine, à faire pénitence de mes péchés sous la forme d'un âne ; mon temps est fini, et je suis redevenu moine.

— *Par ma fa, mon fû, répondit le meunier, tu peux t'en aller ; j'nai pas affaire de ta ; n'est pâ ta qui iras me queri' des pouchées ni les porter su' ton dos*<sup>101</sup>.

Le moine retourna à son couvent ; quand il fut jour, le meunier dit à sa femme :

— *Dis don', Félie, sais-tu ben, notre âne ! Hé ben ! 'était un moine qu'était à faire pénitence en âne, et quand il la za zeue finie, il a été démorphosé et est redevenu moine*<sup>102</sup>.

— *Par ma fa, mon p'tit fû, dit la femme, j'étais ben en païne c 'qu'il avait à batt'e si souvent d'la goule : 'est qui disait son bréviaire*<sup>103</sup>.

Quand arriva l'été, les moines qui n'avaient plus

---

<sup>100</sup> Par ma foi, mon fils, mon âne parle donc, maintenant.

<sup>101</sup> Par ma foi, mon fils, tu peux t'en aller ; je n'ai rien à faire de toi ; ce n'est pas toi qui iras chercher des sacs (de farine) ni les porter sur ton dos.

<sup>102</sup> Dis-donc, Félie, le sais-tu ? Hé bien, notre âne était un moine qui faisait sa pénitence sous forme d'âne et quand sa pénitence a été finie, il a été *démorphosé* et il est redevenu un moine. En gallo, *morphose* veut dire métamorphose, et *emmorphoser*, métamorphosé (NDA).

<sup>103</sup> Par ma foi, mon petit fils, je me demandais ce qu'il avait à battre si souvent de la goule : c'est qu'il disait son bréviaire !

affaire de l'âne allèrent pour le vendre à la foire de Plouër et, comme c'est le pays aux ânes, le meunier y vint aussi pour en acheter un. Lorsqu'il vit celui que les moines avaient amené, il dit à sa femme.

— *Ergarde, Félie, Dieu me danse, mon fû, paraît que l'moine ara cor fait queuque bêtise, le v'la cor tourné en bourrique*<sup>104</sup>.

En voyant un de ses voisins, il lui dit :

— *Par ma fa, mon fû, n'allez pas acheter une bête de même ; n'est pas qu'o (qu'elle) ne vaut ren ; mais en lieu d'eune âne, dans huit jou's, v'arez un moine à vot'e porte ; ergardez-le : i' bat cor des lèvres, il est à dire son bréviaire*<sup>105</sup>.

Pendant toute la foire, il resta auprès de l'âne, et quand il voyait quelqu'un s'approcher pour le marchander, il lui racontait les mêmes choses, de sorte que personne ne voulut l'acheter, et les moines furent obligés de le ramener à leur couvent.

## L'âne du Jaguen

Il y avait une fois, à Saint-Jacut-de-la-Mer, un

---

<sup>104</sup> Regarde, Félie, Dieu me damne, mon fils, on dirait que le moine aura encore fait quelque bêtise : le voilà redevenu un âne.

<sup>105</sup> Dieu me damne, mon fils, n'allez pas acheter cette bête-là ; ce n'est pas qu'elle vaille rien, mais, dans huit jours, au lieu d'un âne vous aurez un moine ; regardez le donc : il bat des lèvres, il dit son bréviaire.

vieux Jaguen qui avait récolté beaucoup de *peaumelle*<sup>106</sup> et comme il en avait plus que sa provision, il dit à son fils :

— *Par ma fa mon fû, André, comme j'avons p'us de peaumelle qu'i' n'ou' en faut, i' faudra aller venderdi en venre à Saint-Malo. Tu prendras l'âne de bon matin, mon p'tit fû, pour tâcher d'être rendu le promier, et tout l'argent sera pour ta*<sup>107</sup>.

Le gars, en entendant cela, fut bien content et, de peur de n'être pas rendu assez matin, il brida son âne le jeudi soir, puis lui mit la *sachée de peaumelle*<sup>108</sup> sur le dos et l'attacha à la porte ; quand il se réveilla le matin, il détacha son âne et partit. Mais, comme le baudet avait été toute la nuit sous la charge, il n'avait plus grand'force, car il était déjà fatigué et il n'était pas à mi-route qu'il n'en pouvait plus.

Alors le Jaguen, voulant délasser son baudet, prit la *sachée de peaumelle* sur son dos et dit à son âne :

— *Par ma fa, mon p'tit fû, asteure que tu n'as p'us ren à porter, tu m'porteras toujours ben*<sup>109</sup>.

Et il monta sur son dos. Mais le pauvre baudet, épuisé, tomba par terre et il ne pouvait plus se rele-

---

<sup>106</sup> Orge.

<sup>107</sup> Par ma foi, mon fils, André, comme j'ai plus d'orge qu'il ne nous en faut, il faudra vendredi aller en vendre à Saint-Malo. Tu prendras l'âne de bon matin, mon petit fils, pour arriver le premier et tout l'argent sera pour toi.

<sup>108</sup> Sac d'orge.

<sup>109</sup> Par ma foi, mon petit fils, maintenant que tu ne portes plus rien tu me porteras bien.

ver. Alors, le Jaguen se dit : « *Par ma fa, mon fû, je vas êt'e obligé de descenre*<sup>110</sup>. »

Et il descendit, puis il conduisit devant lui son âne qui n'avait plus que la force de se porter. Il finit pour-tant par arriver à Dinan, car il s'était trompé de route et au lieu d'avoir pris la route de Saint-Malo, il avait pris celle de Dinan. Il passa sur le port où il y avait des charpentiers qui travaillaient à construire un bateau, et des calfats qui faisaient fondre leur goudron ; il s'arrêta et leur dit :

— *Par ma fa, mon p'tit fû, je n'sais pas ce qu'a mon âne, je n'saras le faire aller, et i' n'a pourtant ren à porter, car, par ma fa, mon petit fû, j'ai été obligé de porter ma peaumelle, i' n'en pou'ait p'us*<sup>111</sup>.

Comme il finissait de parler, un des calfats voyant qu'il n'avait pas l'air trop malin, lui dit :

— Puisque vous ne pouvez faire marcher votre âne, si vous voulez me donner cinq francs, je vais vous le faire aller mieux qu'il n'a jamais été.

— *Par ma fa, mon p'tit fû, j' veux ben ; tenez, les v'là*<sup>112</sup>.

Alors, le calfat, prenant du goudron bouillant avec une poche le lança au derrière du baudet, qui se mit à courir comme le vent, et le Jaguen, ne pouvant le suivre, revint auprès du calfat et lui dit :

— *Par ma fa, mon p'tit fû, mon âne court trop vite, je*

<sup>110</sup> Par ma foi, mon fils, je vais être obligé de descendre.

<sup>111</sup> Par ma foi, mon petit fils, je ne sais pas ce qu'a mon âne, je n'arrive pas à le faire avancer, et pourtant il n'a rien à porter, car, par ma foi, mon petit fils, c'est moi qui porte l'orge ; il n'en pouvait plus.

<sup>112</sup> Par ma foi, mon petit fils, je veux bien ; tenez, les voilà.

*n' peux p'us le rattraper ; par ma fa, mon p'tit fû, i' court mieux qu'ma et si vous vouliez m'faire courre mieux qu'li, je vous donneras eune autre pièce de cent sous<sup>113</sup>.*

— Volontiers, dit le calfat en riant, tourne ton derrière.

Et il lui lança une *pochérée*<sup>114</sup> de goudron bouillant, comme il avait fait à l'âne. Aussitôt le pauvre Jaguen se mit à jeter des cris et à courir après son âne, qui avait déjà écrasé trois enfants et quand on sut que le baudet lui appartenait, on le prit et on le mit en prison, et s'il n'est pas mort, il y est encore.

CONTÉ EN 1883 PAR FRANÇOIS MARQUER  
DE SAINT-CAST, ÂGÉ DE SEIZE ANS

## Le pêcheur qui envoie des poissons à sa mère

Il était une fois un pêcheur de Saint-Jacut qui était tout seul dans son bateau et ne prenait point de poisson. Il en était très ennuyé et se disposait à s'en retourner lorsqu'il sentit quelque chose tirer sur son filet. Il le retira bien vite de l'eau ; mais, au moment où il était prêt à l'embarquer, le poisson tomba à la mer et le pêcheur lui dit :

---

<sup>113</sup> Par ma foi, mon petit fils, mon âne court trop vite, je ne peux plus le rattraper ; par ma foi, mon petit fils, il court mieux que moi et si vous vouliez bien me faire courir mieux que lui, je vous donnerais une autre pièce de cent sous (cinq francs).

<sup>114</sup> Un plein sac, une pleine *pouche*.

— Va t'en chez ma mère : elle t'attend.

Le poisson disparut comme l'éclair et le pêcheur, qui n'était pas des plus fins, se dit : « Tiens, comme i' m'obéit ! par ma fa, mon petit fû, j'l'ai vu mettre le cap su' l'Isle, et i' n' s'ra pas long à y aller<sup>115</sup>. »

Tout en pensant de la sorte, le pêcheur avait remis ses filets et beaucoup de poissons vinrent s'y prendre. Au bout de deux heures, le bateau commençait à être chargé et le pêcheur, n'ayant plus d'affaire<sup>116</sup> se disposait à s'en aller, quand il se dit, au moment de hisser la voile :

« Par ma fa, mon fû, j'ai fait eune jolie pêche ; mais comme la mé est basse asteure, je n'saras entrer au port du Châtelet, et l'aras trop lain à emporter les païssons su' mon dos dépès la Houle Cosseu diquâ sez nous. Aussi bon l' s' envaie à ma mère ; s'i' s'en vont aussi vite ment que l' promier, i' s'ront rendus avant ma à Saint Jégu, et cor ma mère ara zu l'temps d' les ven're. Allons, les païssons, allez sez la Manne<sup>117</sup>. »

---

<sup>115</sup> « Tiens, comme il m'obéit ! Par ma foi, mon petit fils, je l'ai vu mettre le cap sur l'Isle, et il ne mettra pas longtemps à y aller. »

<sup>116</sup> D'appât.

<sup>117</sup> Par ma foi, mon fils, j'ai fait une jolie pêche ; mais comme la mer maintenant est basse, je ne pourrais pas rentrer dans le port du Châtelet, et j'aurais trop loin à emporter les poissons sur mon dos de la Houle-Cosseu (port au nord de Saint-Jacut) jusqu'à chez nous. Aussi, bon ! je les envoie à ma mère ; s'ils s'en vont aussi vite que le premier, ils seront rendus avant moi à Saint-Jacut ; et encore ma mère aura eu le temps de les vendre. Allez les poissons, allez chez la Manne (surnom de la mère du pêcheur : la Madeleine, peut-être.) !

Le Jaguen rejeta tous ses poissons à l'eau, puis il remit à la voile, et à mer haute, il put rentrer au port.

En arrivant chez lui, il vit beaucoup de poissons, bien plus qu'il n'en avait pêché, et il se dit : « *Par ma fa, mon fû, j'ai zu eune bonne idée de l's avai envoyés à ma mère; en s'en rev'nant, i's ont ramené d' leux camarades do ieux*<sup>118</sup>. »

Or la mère du pêcheur était marchande de poissons, et tous ceux qu'il voyait avaient été achetés par elle.

Le lendemain, il retourna à la pêche et prit encore beaucoup de poissons; comme la veille, il les rejeta à l'eau en leur disant d'aller chez sa mère, la Manne, à Saint-Jacut.

En rentrant, il demanda à sa mère où étaient les poissons qu'il lui avait envoyés.

— *Queux païssons ?* dit la bonne femme, *je n'en ai pas vu la quoue d'iun*<sup>119</sup>.

— *Et ieux d'hier, tu l's as vus, pas vra*<sup>120</sup> ! dit le pêcheur.

— *Pas plus que les siens d'ané. J'avais acheté ieux d'hier, et ané, la pitié est dans l'Isle, personne n'a prins d' païssons*<sup>121</sup>.

---

<sup>118</sup> Par ma foi, mon fils, j'ai eu une bonne idée de les avoir envoyés à ma mère; en venant, ils auront ramené de leurs camarades avec eux.

<sup>119</sup> Quels poissons ? Je n'en ai pas vu la queue d'un.

<sup>120</sup> Et ceux d'hier, tu les as vus, pas vrai ?

<sup>121</sup> Pas plus que ceux d'aujourd'hui. J'avais acheté ceux d'hier et aujourd'hui le malheur est dans l'Isle, personne n'a pris de poisson.

— *Par ma fa, mon fû, s'écria le Jaguen, v' là cent francs que j'perds dans mes deux marées. Hier et ané, j'ai jeté mes païssons à l'iaue crayant qu'i' s'raint v'nus ici ; mais, mon p'tit fû, i' n' me couyonneront p'us, jamais je ne les rejetterai à la mé*<sup>122</sup>.

RECUEILLI À SAINT-CAST PAR FRANÇOIS MARQUER

## L'homme qui fait changer le vent

Il y avait une fois un vieux pêcheur Jaguen qui, tous les jours, allait à la pêche dans un petit bateau. Souvent, pendant la marée, le vent changeait et il avait vent debout pour s'en revenir. Cela le contra-riait beaucoup, car il était seul dans son bateau, et il était obligé, pour regagner le havre, de ramer ou d'at-tendre que le vent fût calmé.

Un jour qu'il avait vent debout pour se rendre sur les bancs poissonneux, il se mit à maugréer, puis il se rappela les conseils de sa bonne femme et dit :

— *Par ma fa, mon fû la veille m'a dit qu'i' fallait prier l' bon Dieu pour que l' vent changerait, j'm'en vas l' prier d' sieute, pour vâ*<sup>123</sup>.

---

<sup>122</sup> Par ma foi, mon fils, voilà cent francs que je perds dans mes deux marées. Hier et aujourd'hui, j'ai jeté mes poissons à l'eau en croyant qu'ils seraient venus ici ; mais, mon petit gars, ils ne me couillonneront plus, jamais plus je ne les rejetterai à la mer.

<sup>123</sup> Par ma foi, mon fils, la vieille m'a dit qu'il fallait prier le



Il s'agenouilla dans son bateau, et pria le bon Dieu de faire changer le vent ; il changea en effet, et le Jaguen tout joyeux se mit à dire :

— *Par ma fa, mon fû, i' n'était pas trop tôt, mon bon Dieu, d'avai fait changer l' vent d' bout là ; v'êtes un bon vieux zigue. Quand j' vous trou 'rai, si j' vous reconnais, j' vous paierai eune moque de citre cœuru*<sup>124</sup>.

Il arriva bientôt sur le lieu de pêche, jeta son targon à la mer et tendit ses lignes ; aussitôt il vint du poisson mordre à son *affaire* (appât), et il en prit tant qu'il voulut. Mais quand il hissa sa voile pour s'en aller, il avait encore vent debout. Il se mit alors à songer : « Si l'bon Dieu n'avait pas fait changer l'vent, j'aras vent derrière asteure ; *'est ma bonne femme qu'en est la cause, mon p'tit fû ; car si a ne m'avait pas dit de prier l' bon Dieu de faire changer l' vent, i s'rait cor au Nordée et j'aras bon temps pour m'en r'tourner dans le havre ; à présent qu'il a viré au Surouâs, jamais je n' sé capab'e de r'bouquer*<sup>125</sup>. »

---

bon Dieu pour que le vent change, je m'en va le prier tout de suite pour voir.

<sup>124</sup> Par ma foi, mon fils, il n'était pas trop tôt, mon bon Dieu, d'avoir fait changer le vent de bout ; vous êtes un bon vieux zigue. Quand je vous rencontrerais, si je vous reconnais, je vous paierai une bolée de cidre généreux.

<sup>125</sup> Si le bon Dieu n'avait pas fait changer le vent, j'aurais vent derrière maintenant ; c'est de la faute de ma bonne femme, mon petit fils, car si elle ne m'avait pas dit de prier le bon Dieu pour faire changer le vent, il serait encore au Nord-Est et j'aurais un meilleur temps pour rentrer plus vite au port ; à présent qu'il a viré au Sud-Ouest, jamais je ne serais capable de rentrer. (*Embouquer, rembouquer sont des termes de marine : prendre une passe, entrer dans un goulet.*)

Tout en pensant à cela, le vieux pêcheur louvoyait toujours, et à force de courir des bordées, il finit par arriver dans le port. En rentrant chez lui, il dit à sa bonne femme :

— *Par ma fa, mon fû, j'ai z eu ben du ma' à m'en v'ni' d'la pêche ané; 'est quasiment de ta faute; car j'avais vent debout pour aller; j'ai périé l'bon Dieu de l' faire virer, comme tu me l'avais dit, et il a viré tout d'sieute. Mais j'étais tout cont' les Bourdiniaux, et j' n'en ai profité ni pour aller ni pour rev'ni'. J'avais pourtant promis d'li payer une moque de citre, i' m'a trompé; asteure je n' li donn'ras pas tant sieurement un verre d'iau*<sup>126</sup>.

— *Qué qu' tu veux, mon pauv' bonhomme, dépée qu'il est mort, 'est son gars qui commande, et i' n'sait pas si ben c' qu'est bon à faire comme son pauv' bonhomme de père; 'était pour druger qu'i' t'a fait tant d'ma'. Si c'était cor not' pauv' bonhomme bon Dieu qui command'rait, n'est pas li qui s'amuserait à faire des tours ès païchoux*<sup>127</sup>.

---

<sup>126</sup> Par ma foi, mon fils, j'ai eu bien du mal à m'en revenir de la pêche aujourd'hui; c'est de ta faute, car j'avais vent de bout pour aller; j'ai prié le bon Dieu de le faire tourner, comme tu me l'avais dit, et il a tourné tout de suite. Mais j'étais près des Bourdineaux (Hauts fonds près la pointe de Saint-Cast) et je n'en n'ai profité ni pour aller ni pour revenir. J'avais pourtant promis de lui payer une bolée de cidre, il m'a trompé et maintenant je ne lui paierai sûrement pas un verre d'eau.

<sup>127</sup> Que veux-tu, mon pauvre homme, depuis qu'il est mort, c'est son gars qui commande et il ne sait pas aussi bien faire que son brave bonhomme de père; c'était pour s'amuser qu'il ta fait du mal. Si c'était encore notre pauvre bonhomme de bon Dieu qui commandait, ça n'est sûrement pas lui qui s'amuserait à faire des farces aux pêcheurs.

— Qué qu' tu dis, veille diote, répartit le vieux pêcheur; 'est tout l'contraire; car, par ma fa, mon p'tit fû, 'est l'gars qu'est mort; par malheur! car s'i' vivait cor, i's'rait mèsè p'us expérimenté que son vieux diot d'père; car tu sais ben qu'il est en éfense de c' qu'il est vieux, et quand il est dans son diot, i' n' sait p'us c' qui' fait<sup>128</sup>.

— T'as raison, dit la bonne femme; 'est l'vieux qui t'a fait du ma'; invoque eune aut'e fois l'grand Saint Clément, mon p'tit fû; 'est l'grand saint-là qui gouverne la mé et l'vent, et i' vaudra vantiez mieux pour ta que not' bon Dieu<sup>129</sup>.

— Par ma fa, mon fû, je crais, la veille, que tu hausses de tête; tu as toujours ben d'la fiance dans les saints-là? Par ma fa d'conscience, j'crairais p'utôt dans n'eune bonne moque de citre; a m' ferait p'us d' bien que tout l'monde-là que je n'kneus pas. Donne-ma un sou, et j'm'en vas en baïre eune<sup>130</sup>.

---

<sup>128</sup> Que dis-tu, vieille demeurée? c'est tout le contraire; car, par ma foi, mon petit fils, c'est le gars qui est mort, par malheur! car s'il vivait encore, il serait déjà plus expérimenté que son vieil imbécile de père; car tu sais bien qu'il est retombé en enfance à force de vieillesse et quand il est dans ses lubies, il ne sait plus ce qu'il fait.

<sup>129</sup> Tu as raison, c'est le vieux qui t'as fait du mal. Une autre fois, invoque le grand saint Clément, mon petit gars; c'est ce grand saint-là qui gouverne la mer et le vent et il vaudra peut-être mieux pour toi que notre bon Dieu.

<sup>130</sup> Par ma foi, mon fils, je crois bien, la vieille que tu deviens folle. Tu as toujours bien de la confiance dans ces saints-là? Par ma foi de conscience, je croirais plus volontiers dans une bonne bolée de cidre; elle me ferait sûrement plus de bien que tous ces gens-là que je ne connais point. Donne-moi un sou et je vais aller m'en boire une.

C'est depuis ce temps-là qu'on dit en proverbe :  
« C'est comme les vieux Jaguens  
« Qui n' croient pas p'us dans l' bon Dieu qu' dans  
les saints. »

CONTÉ EN 1882 PAR FRANÇOIS MARQUER

## Gargantua et les Jaguens

Il y avait une fois un bateau jaguen qui venait de lever les rets aux Bourdineaux. Les Jaguens avaient pris un grand nombre de belles raies et ils étaient si contents de leur pêche qu'en ramant pour retourner à Saint-Jacut ils chantaient :

« Ramons, légère, légère,  
« Ramons légèrement. »

Tout d'un coup ils virent un grand homme qui marchait dans la mer et se dirigeait droit sur eux. C'était Gargantua qui revenait de Jersey ; il se pencha sur le bateau, prit toutes les belles raies, et les avala en moins de temps que vous et moi ne mettons à manger un *bernis* (patelle). Les Jaguens en étaient bien maris, et ils s'écriaient :

— *Par ma fa, mon fû, le vilain infame, il a mangé tout ce que j'avions prins dans not' mort-iau ; je voudras, mon fû, qu'il en kerverait*<sup>131</sup>.

---

<sup>131</sup> Par ma foi, mon fils, le vilain gourmand, il a mangé tout ce que j'avais pris à marée basse ; je voudrais, mon fils, qu'il en crève !

Gargantua les entendit, et pour les punir de leur souhait, il avala le bateau et les hommes qui le montaient, puis il s'en alla. Les femmes des Jaguens, qui avaient vu Gargantua avaler leurs hommes, lui criaient, en courant après lui :

— *Par ma fa, mon p'tit fû, Gargantua, rendez-nous nos hommes*<sup>132</sup> !

Mais comme il ne les écoutait pas, elles se mirent à courir après lui, et à le pincer et à le mordre. Gargantua en était bien marri, et pour se débarrasser d'elles, il alla au bord de l'eau et vomit le bateau et les Jaguens. Ils faisaient mal au coeur ; mais les femmes se mirent à les laver de leur mieux, puis elles emmenèrent Gargantua à Saint-Jacut. Il y avait devant toutes les maisons tant de raies à sécher qu'il se bouchait le nez, et depuis il n'a jamais pu supporter la raie, tant il avait eu *donger* (dégoût) de celle des Jaguens.

Gargantua avait vomi les Jaguens et le bateau, mais les cailloux qui lui servaient de lest étaient restés dans son estomac, où ils avaient grossi. Comme il se rendait à Saint Malo, il pensa aux raies des Jaguens ; il eut mal au coeur et il vomit trois fois : la première fois, il rejeta un des cailloux : c'est l'île Agot ; la seconde, il vomit Nerput et la troisième, la pointe du Décollé.

En arrivant à Saint-Malo il était presque mort de faim, et à son dîner il mangea sept cent quatre-vingt-dix boeufs et but pareil nombre de barriques de vin.

Mais il avait toujours mal au coeur et, en retour-

---

<sup>132</sup> Par ma foi, mon petit fils, Gargantua, rendez-nous nos hommes !

nant à Plévenon, il vomit le Grand-Bé et le Petit-Bé, qui sont dans la rade de Saint-Malo ; avant d'arriver à Plévenon, il vomit le rocher de la Latte, puis il rentra chez lui. Mais, quinze jours après, il mourut parce qu'il avait mangé de la raie.

CONTÉ EN 1882 PAR ROSE RENAULT  
DE SAINT-CAST

### La visite de Gargantua à Saint-Jacut

Il y avait une fois un homme qui était grand, grand, si grand qu'il dépassait tous les arbres de son pays, et il était gros comme un fût de vingt-cinq barriques pour le moins.

Il demeurait à Plévenon, près du cap Fréhel et les Jaguens, qui ne l'avaient jamais vu, souhaitaient vivement connaître ce géant qu'on appelait Gargantua.

Lorsqu'il eut appris le désir des Jaguens, comme il était bonhomme et complaisant, il arriva à Saint-Jacut pour se faire voir à eux. Mais ils furent effrayés à sa vue, et ils s'écrièrent :

— *Par ma fa, mon fû, sauvons-nous, v'là l'diable<sup>133</sup> !*

Gargantua, qui croyait que les Jaguens se moquaient de lui, leva sa canne qui pesait trois mille livres, et en écrasa sept.

---

<sup>133</sup> Par ma foi, mon fils, sauvons-nous, voilà le diable !

Les gendarmes vinrent pour prendre Gargantua, mais les Jaguens s'enfuyaient en criant :

— *Dieu me danse, mon fû, les chiens enraigés sont dans l'Isle*<sup>134</sup> !

Car, à Saint-Jacut, on n'aime guère les gendarmes et, quand on en voit un de loin, tout le monde crie que les chiens enragés sont dans l'île.

Gargantua écrasa les gendarmes comme des pommes cuites, puis il partit pour s'en retourner à Plévenon.

CONTÉ EN 1882 PAR FRANÇOIS MARQUER

## Les bateaux à vapeur et les Jaguens

C'était dans les premiers temps où les bateaux à vapeur commençaient à naviguer. Il y avait à Saint-Jacut un pêcheur qui n'était pas des plus malins.

Un jour que son petit garçon travaillait aux champs, un navire à vapeur qui passait fit entendre sa trompe ; et comme c'était la première fois que le garçon entendait un pareil bruit, il eut peur et courut à la maison pour en parler à son père. Le Jaguen suivit son fils, et comme en se rendant à son champ il passait près d'une pièce d'orge qui appartenait au maire, la corne se fit de nouveau entendre. Il eut peur à son tour en

---

<sup>134</sup> Dieu me damne, mon fils, les chiens enragés sont dans l'Isle !

entendant ces mugissements, et il pensa que c'étaient ceux d'une grosse bête qui se cachait dans la *peau-melle* (orge).

Le Jaguen n'était courageux que lorsqu'il avait son fusil ; mais alors il n'avait peur de rien.

Il se hâta d'aller le prendre et, après l'avoir chargé, il sauta dans le champ de M. le maire, où il pensait que la bête était cachée. Mais il eut beau le parcourir en tous sens, il ne découvrit rien et brisa des tiges d'orge. Il se disposait à s'en aller, quand survint le garde-champêtre qui lui dressa procès-verbal et le pauvre homme dut payer chèrement le dommage qu'il avait fait.

Les autres Jaguens rirent beaucoup de sa mésaventure et ils se moquèrent souvent de lui.



On raconte aussi que plusieurs Jaguens qui pêchaient aux Bourdineaux, près la pointe de Saint-Cast, ayant vu un bateau à vapeur qui marchait sans voiles et sans rames, en faisant du bruit et en lançant de la fumée, s'imaginèrent que c'était le bateau du diable, monté par Satan en personne ; ils se hâtèrent de lever l'ancre et de chercher un refuge à Saint-Jacut.

RECUEILLI À SAINT-CAST EN 1879



## Saint Houohaou

Naguère encore, lorsque les pêcheurs de Saint-Jacut et ceux de Saint-Cast se rencontraient sur les lieux de pêche et qu'il y avait quelque différend entre eux à propos de la place occupée par les bateaux, de l'embrouillement des lignes, ou de tout autre motif, ils se renvoyaient réciproquement leurs sobriquets, les Jaguens traitant les Câtins<sup>135</sup> de « petits jaunes », à cause de la couleur de leur cirés, ceux de Saint-Cast les appelant « Houohaous » ; parfois ils finissaient par se lancer d'un bateau à l'autre quelques-uns des cailoux qui leur servaient de lest.



On croyait ordinairement, même à Saint-Cast, que ce terme Houohaou était insultant, et voulait dire que les Jaguens aboyaient en parlant, comme les chiens. Il paraît que l'origine est tout autre et qu'elle se rattachait à une sorte de culte que les gens de Saint-Jacut rendaient à un rocher du Chevet de l'Isle, qui a un peu l'aspect d'une statue, et à laquelle ils avaient donné le nom de saint Houohaou.

Lorsque leurs bateaux passaient devant, les pêcheurs ne manquaient pas de se découvrir en disant :

« Saint Houohaou,  
Donnez-nous du *maquériau*<sup>136</sup>. »

---

<sup>135</sup> Les Câtins sont les habitants de Saint-Cast.

<sup>136</sup> Donnez-nous du maquereau.

## Les Jaguens au bain

Il y avait une fois cinq Jaguens qui allaient se promener ; ils aperçurent un champ de lin.

— *Dieu me danse, mon fu ; v'là la mé verte et bleuve, faut nous bangner*<sup>137</sup>.

Ils se déshabillèrent et se mirent à nager à travers le lin ; mais ils trouvèrent des chardons qui les piquèrent.

— *Par ma fa, mon petit fû, s'écria l'un d'eux, i' y a ici de monvais païssons ; 'est vantiez des guigris*<sup>138</sup>.

Quand ils furent revenus près de leurs vêtements, ils se regardèrent et dirent :

— *Dieu me danse, mon fû, je n'étons brin mouillés : dis-je ma que la mé verte et bleuve ne mouille point. Faut nous rebangner et nous mouiller du coup-là*<sup>139</sup>.

Ils se remirent à la nage à travers le lin et, quand ils arrivèrent dans le fossé, ils écrasèrent des mûres et s'égratignèrent avec les épines de sorte qu'ils étaient tout rouges de leur sang et du jus des mûres.

— *Par ma fa, mon petit fû, dirent-ils, la mé verte et*

---

<sup>137</sup> Dieu me damne, mon fils ; voilà la mer verte et fleurie, il faut nous baigner.

<sup>138</sup> Par ma foi, mon petit fils, il y a ici de mauvais poissons ; ce sont peut-être des vives.

<sup>139</sup> Dieu me damne, mon fils, je ne suis pas mouillé ; je pense que la mer verte et fleurie ne mouille point. Il faut se rebaigner et se mouiller cette fois-ci.

*bleuve ne mouille point, mais la mé rouge mouille ténant, ielle*<sup>140</sup>.

Quand ils furent rhabillés, ils se comptèrent.

— *Je commence, dit l'un : Ta et ma ça fait iun, et le compère Chino, deux, et le compère Jeannot, tras, et le compère Pierrot qui fait quat'e : éioù qu'est le cinquième*<sup>141</sup> ?

— *N'est point de même, mon petit fû, qu'l' faut compter, dit un autre : ma et Chino, ça fait iun, et le compère Jeannot, deux, et le compère Pierrot, tras, et le compère Jacquot qui fait quat'e ; i' y en a cor un de maïns : Dieu me danse, mon fû, je ne sarions nous compter. Voul'ous m'craire, j'allons aller vâ un avocat*<sup>142</sup>.

Ils allèrent chez l'avocat et lui dirent :

— *Bonjour à vous, monsieu l'avocat, j'avons prins un bain dans la mé verte et bleuve, et eun aut'e bain dans la mé rouge, et je crayons qu'i' y en a zu un à s'adիրer ; j'étions cinq et je ne nous trouvons plus que quat'e*<sup>143</sup>.

---

<sup>140</sup> Par ma foi, mon petit fils, la mer verte et fleurie ne mouille point mais la mer rouge beaucoup, elle.

<sup>141</sup> Je commence : toi et moi ça fait un, et le compère Chino (François) deux, et le compère Jeannot trois, et le compère Pierrot ça fait quatre : où donc est le cinquième ?

<sup>142</sup> Ce n'est pas comme ça, mon petit fils, qu'il faut compter : moi et Chino, ça fait un, et le compère Jeannot, deux, et le compère Pierrot, trois, et le compère Jacquot, ça fait quatre... Il y en a encore un de moins ! Dieu me damne, mon fils, je n'arrive pas à nous compter. Croyez-moi, je vais aller voir un avocat.

<sup>143</sup> Bonjour à vous, monsieur l'avocat. Nous avons pris un bain dans la mer verte et fleurie et un autre bain dans la mer rouge et je crois qu'il y en a eu un qui s'est égaré ; nous étions cinq et nous ne nous trouvons plus que quatre.

— Vous avez fait, dit l'avocat, bien de la route en peu de temps.

— *Un petit, monsieur*, répondit un des Jaguens, *voul'ous nous compter*<sup>144</sup> ?

— Je veux bien : vous êtes cinq. Mais où vous êtes-vous baignés ?

— *Dans la mé verte et bleuve ; hat'ous do nous, j'allons vous la faire vâ*<sup>145</sup>.

Ils arrivèrent sur le bord du champ de lin, et pour faire voir à l'avocat comme ils se baignaient, ils se déshabillèrent et se mirent à nager. Mais celui à qui appartenait le lin les vit, et s'écria :

— *Ah ! les adlézi*<sup>146</sup> ! ils ont chaviré tout mon lin ; mais ils me le paieront.

Il fit passer les Jaguens en jugement et leur baignade leur coûta trois cents francs.

CONTÉ EN 1880 PAR FRANÇOIS MARQUER  
DE SAINT-CAST

## L'épreuve

Il y avait une fois une bonne femme de Saint-Jacut qui avait fait de beaux draps de lit, de brin sur brin :

---

<sup>144</sup> Un peu, monsieur ; voulez-vous nous compter ?

<sup>145</sup> Dans la mer verte et fleurie ; venez avec nous ; je vais vous la faire voir.

<sup>146</sup> Ah ! les sots !

elle voulait être ensevelie dedans, et, pour les garder neufs, elle couchait sur la paille.

— *O tient ben à ses draps de lit, disait son bonhomme ; si je mouras o ne m'en mettrait pas vantiez iun*<sup>147</sup>.

Pour l'éprouver, il fit la mine d'être mort, après avoir recommandé à son compère le menuisier qui devait faire la châsse, de ne l'apporter que quand les prêtres seraient sur le point d'arriver.

Voilà le bonhomme étendu sans mouvement sur son lit, et les yeux fermés ; sa femme alla chercher une voisine pour l'ensevelir :

— *Je n'ai ren, dit-elle, pour cela ; j'ai ben des biaux linceux neufs, mais ce serait p'ché de les mettre dans la terre, pas vrâ ! J'ai eune veille seûne à haut, est-ce qui' ne serait pas ben dedans ? Personne ne le verra*<sup>148</sup>.

— Oui, dit la voisine, cela ne l'étranglera point, les mailles sont larges.

Voilà les prêtres qui arrivent et la châsse en même temps ; ils dirent au menuisier :

— Est-ce que vous n'auriez pu l'apporter plus tôt ?

Le menuisier mit son compère dans la châsse et cogna sur le couvercle deux ou trois pointes.

— *Adieu, mon pauv' bonhomme, criait la femme en pleurant, où vas-tu ?*

---

<sup>147</sup> Elle tient tellement à ses draps de lit que, si je mourrais, elle ne m'en mettrait peut-être même pas un.

<sup>148</sup> Je n'ai rien pour lui. J'ai bien de beaux linceuls tout neufs mais ce serait un péché de les mettre dans la terre, pas vrai ? J'ai un vieux filet là-haut, est-ce qu'il ne serait pas bien dedans ? Personne ne le verra...

— *A la seune, veille rosse*<sup>149</sup> ! répondit le prétendu mort en faisant sauter le couvercle de la châsse.

CONTÉ EN 1880 PAR FRANÇOISE GUINEL  
DE SAINT-CAST

## Les Jaguens qui sont pour le diable

Il y avait jadis des Jaguens qui haïssaient leur recteur et ne faisaient qu'en dire du mal. Le dimanche à la messe, ils se plaçaient tous les uns à côté des autres et leur tenue n'était guère édifiante.

Un dimanche, le recteur monta en chaire et fit un grand sermon où il disait que tous ceux qui avaient de la haine contre lui étaient pour le diable. « Oui, mes frères, ajouta-t-il, ils sont pour le diable et tous ceux qui sont ses amis, l'eau bénite les brûle. »

Le dimanche suivant, il mit de l'eau bénite à chauffer et, quand elle fut bien bouillante, il en remplit son goupillon et, en faisant l'*Asperges-me*, il en arrosa tous ceux qui le haïssaient et qui étaient tous ensemble dans un coin de l'église. Les Jaguens, se sentant brûlés, jetèrent un grand cri et sortirent dans le cimetière, ayant tellement peur qu'ils s'imaginaient avoir le diable après leurs chausses.

Le lendemain, ils allèrent au presbytère demander

---

<sup>149</sup> Au filet, vieille jument !

pardon à leur recteur de tout le mal qu'ils avaient dit de lui.

— Hé bien ! répondit le recteur, croirez-vous désormais ce que vous dirai ?

— Vère, *par ma fa, mon p'tit fu, monsieu l'recteur, je l'crairons ben ; mais comme j'avon' pou d'êt'e cor pour le diab'e, ajettez-nous un p'tit d'iau bénite ès yeux*<sup>150</sup>.

— Volontiers, dit le recteur, mais comme je suis sûr que vous n'êtes plus pour le diable, elle ne vous brûlera point.

Il les aspergea avec de l'eau bénite ordinaire et, comme elle n'avait point été chauffée, ils la sentirent froide et furent bien persuadés que désormais ils n'étaient plus pour le diable. Le lendemain ils allèrent à la pêche et apportèrent à leur recteur le plus beau poisson pris dans la marée.

Je tiens ce récit d'un indigène de Saint-Jacut.

## La pêche des Jaguens

Au temps jadis, les Jaguens de Saint-Jacut-de-la-Mer étaient les gens les plus bêtes de la Bretagne. Ils se sont bien affinés depuis ; mais on dit encore en proverbe : Bête comme un Jaguen.

Un jour, des Jaguens s'embarquèrent dans leur

---

<sup>150</sup> Oui, par ma foi, mon petit fils, monsieur le recteur, je le croirais volontiers ; mais comme j'ai peur d'être encore pour le diable, jetez-nous un petit coup d'eau bénite sur les yeux.

bateau pour aller pêcher au chalut ; en passant le long de la côte de Plévenon, ils virent une belle pièce de lin toute fleurie, toute bleue, et que le vent faisait onduler, et comme ils n'avaient rien pris, l'un des pêcheurs s'écria :

— *Par ma fa mon fû, ergarde don', Jacques, la belle mé, ergarde s'i' n'y a de jolis petits païssons qui sont à flot dessus ! l'y arait vantiez du païsson dedans, faut débarquer not' chalut et y chaluter*<sup>151</sup>.

— *Par ma fa, mon fû, dit André, débarquons.*

Ils se mirent à chaluter dans la pièce de lin, et ils prirent une belle perdrix qui couvait un nid dans lequel il y avait quinze œufs.

— *Dieu me damne, mon fû s'écrièrent-ils, le joli païsson, 'est un païsson à pleume : il a ponnu. Qué que j'al-lons faire de ses oeufs*<sup>152</sup> ?

— *Faut les partager, dit André, j'les donnerons à nos femmes pour les couver et j'arons du païsson à pleume*<sup>153</sup>.

— *Je les sépartagerons à Saint-Jégu ; chalutons cor un petit, pisque la marée est bonne*<sup>154</sup>.

---

<sup>151</sup> Par ma foi, mon fils, regarde donc, Jacques, la belle mer ; regarde s'il n'y a pas de jolis poissons dedans ! Il y a peut-être du poisson là ; faut débarquer notre chalut et *chaluter* (dra-guer) là.

<sup>152</sup> Dieu me damne, mon fils, le joli poisson ! c'est un poisson à plume : il a pondu. Qu'allons-nous faire de ses œufs ?

<sup>153</sup> Faut les partager ; on les donnera à nos femmes pour les couver et nous aurons du poisson à plumes.

<sup>154</sup> On les partagera à Saint-Jacut. Chalutons encore un peu puisque la marée est bonne.



Au second coup de chalut, ils prirent trois crapauds, quatre grenouilles et une couleuvre.

— *Ma fa, mon fû, dit Jacques, les belles grappes et la belle congre à raies; faut nou' en aller, le chalut est éfoncé*<sup>155</sup>.

En arrivant à Saint-Jacut, les pêcheurs partagèrent les œufs de perdrix et les donnèrent à leurs femmes en leur disant de les couver. Les femmes se mirent à couver de leur mieux, mais comme les oeufs n'éclosaient point, elles les cassèrent, et les Jaguens disaient

— *Par ma fa, mon fû, 'est dommaige, si l's oeufs avaint éclos, j'arions z-u du biau païsson à pleume*<sup>156</sup>.

CONTÉ EN 1880 PAR FRANÇOISE GUINEL  
DE SAINT-CAST

## La peau de l'âne

Il était une fois un bonhomme qui avait deux ânes; un jour le plus vieux creva et le bonhomme dit à ses gars :

— Allez écorcher le vieil âne : vous vendrez sa peau et vous aurez de l'argent pour boire.

— Nenni, répondirent-ils, il pue trop.

---

<sup>155</sup> Ma foi, mon fils, les beaux crabes et le beau congre à rayures ! Il faut s'en aller, le chalut est percé...

<sup>156</sup> Par ma foi, mon fils, c'est dommage. Si les œufs avaient éclos, nous aurions eu du beau poisson à plumes.

— Je vais y aller, dit le bonhomme.

Il écorcha l'âne et alla porter la peau à Matignon, où il la vendit cinq francs.

— Hé bien, disait-il à ses gars en leur montrant la pièce de cent sous, regardez si cela pue trop maintenant.

— Non, répondirent-ils, cela ne pue plus ; donnez-nous la pièce, vieux *diot* (sot), vous allez la perdre.

— Non, non, disait-il, elle sent mauvais, elle vous empoisonnerait ; mais vous écorcherez l'autre quand il crèvera.

Les gars s'en furent vite à la maison, et prirent dans l'écurie un autre âne qui n'était pas malade ; ils le tuèrent pour en vendre la peau, et leur père n'avait pas encore quitté Matignon lorsqu'il les vit arriver avec la peau de l'autre âne.

— Nous allons être aussi riches que toi, vieux diot, lui dirent-ils.

— Comment ! s'écria le bonhomme, vous avez tué ma pauvre Cocotte qui avait si bien partagé le territoire Jaguen d'avec celui des Câtins<sup>157</sup> ; mais vous me la paierez.

— Elle ne pue pas, celle-là, dirent les gars.

Le bonhomme prit un fond de chagrin et mourut. Ses gars furent obligés de l'emporter chez lui jusqu'au Biot, et ils voulaient lui enlever la peau, pour la vendre cinq francs ; mais leur mère les en empêcha

---

<sup>157</sup> Les habitants de Saint-Cast. Allusion au conte intitulé ci-dessous : L'Âne des Jaguens.

et elle mourut quelques jours plus tard, du chagrin qu'elle avait de voir ses enfants si *diots* et si méchants.

CONTÉ EN 1880 PAR AUGUSTE POILPRÉ  
DE SAINT-CAST

## Le homard et les Jaguens

Il y avait une fois des pêcheurs de Saint-Cast qui avaient pris une grande quantité de homards dans leurs casiers. Ils les chargèrent sur une charrette et se mirent en route pour aller les vendre à Saint-Malo. Comme ils avaient des comptes à régler avec les Jaguens, ils passèrent par le bourg de Saint-Jacut et, pendant qu'ils y étaient arrêtés, un des plus gros homards, qui s'ennuyait dans la charrette, sauta dans la grande rue qui traverse le bourg.

Les pêcheurs de Saint-Cast ne s'aperçurent point qu'il avait disparu et ils se remirent en route pour Saint-Malo où ils vendirent bien leur poisson.

Après le départ des Câtins, les Jaguens ayant aperçu le gros homard, eurent grand'peur, car en ce temps-là ils n'en avaient point encore vu, et comme il remuait ses grandes cornes et faisait du bruit avec ses pinces, ils crurent que c'était le diable.

— *Par ma fa, mon fû*, disaient les vieux pêcheurs en le regardant de loin, *faut point passer dans la*

*grand'rue, l'diâble y est; ergarde, mon petit fû, queues cônes qu'il a*<sup>158</sup> !

Ils allèrent avertir M. le maire qui arriva, ceint de son écharpe et accompagné de l'adjoint et des douze hommes<sup>159</sup>. Comme il était de Saint-Jacut, il n'était pas plus fin que les autres et quand il vit le homard qui remuait en faisant craquer ses pinces, il dit :

— *Par ma fa, mon fû, 'est le diab'e de vrâ; ergardez, mes pauv' petits fûs, ses cônes comme o bougent, i' va nou' emporter: j'étons perdus*<sup>160</sup> !

— *Dieu me danse, mon fû, dit l'adjoint; i' faut aller queri' monsieu l'recteur; i' vienra do son bénissoué et i' l'chass'ra d'Saint-Jégu*<sup>161</sup>.

Le maire et ses conseillers se rendirent au presbytère et ils racontèrent au recteur que le diable était dans l'île et que lui seul pouvait l'empêcher d'emporter ses paroissiens.

Le recteur prit toutes les étoles qui se trouvaient dans la sacristie, emporta un vase rempli d'eau bénite et arriva dans la rue; mais, quand on lui eut montré le homard, il se mit à rire et dit :

— Oui, mes chers paroissiens, c'est le diable; je vais

<sup>158</sup> Par ma foi, mon fils, il ne faut pas passer par la grand' rue : le diable y est. Regarde, mon petit fils, les cornes qu'il a !

<sup>159</sup> Les conseillers municipaux.

<sup>160</sup> Par ma foi, mon fils, c'est le diable en vérité; regardez, mes pauvres enfants, ses cornes comme elles bougent, il va nous emporter; nous sommes perdus !

<sup>161</sup> Dieu me damne, mon fils ! Il faut aller chercher monsieur le recteur. Il viendra avec son goupillon et il le chassera de Saint-Jacut.

l'emporter à mon presbytère et désormais il ne vous fera plus de mal.

Le recteur n'était pas de Saint-Jacut ; il prit le homard par le dessus de la tête et l'emporta tranquillement.

— *Miracle ! miracle ! s'écriaient les Jaguens, v'la monsieu le recteur qu'emporte le diable sous son bras. V'là ce que c'est, mon p'tit fû, d'avai' du pouvai' et d'l'inducation*<sup>162</sup>.

Cependant le recteur arriva chez lui avec le homard, et il dit à sa servante, qui était la fille d'un vieux Jaguen :

— Tiens, voici le diable ; mets-le dans de l'eau bouillante pour le punir d'être venu à Saint-Jacut et surtout n'aie pas peur de lui, il ne te fera pas de mal.

La fille du Jaguen prit le homard et, quand il fut cuit, elle le porta à M. le recteur qui le mangea tout à son aise.

Lorsqu'elle eut desservi la table du presbytère et qu'elle vit qu'il ne restait plus que la carcasse du homard, elle s'en alla chez son père et lui dit :

— *Ah ! mon pauv' père, monsieu le recteur qu'a mangé l'diâble ! N'on dit tourjous que quand qu'euqu'un a l'diab'e dans l'vent'e, i' n'avaut pas grand'chose ; 'est monsieu l'recteur qui va êt'e mauvais asteure qu'i' l'a mangé ! je n'veux pus tourjous retourner sez li*<sup>163</sup>.

---

<sup>162</sup> Miracle, miracle ! Voilà monsieur le recteur qui emporte le diable sous son bras. Voilà ce que c'est, mon petit fils, que d'avoir du pouvoir et de l'éducation.

<sup>163</sup> Ah ! mon pauvre, monsieur le recteur a mangé le diable !

Le vieux Jaguen alla aussitôt de porte en porte raconter que monsieur le recteur avait le diable dans le ventre.

— *Mon p'tit fû, disaient les Jaguens, 'est nous qu'étons la cause que monsieu. le recteur a mangé l'diâble; i' n' nou' arait vantiez pas ténant fait d'ma; et asteure 'est un grand malheur s'i' ressort du vent'e à monsieu l'recteur, i' nou' emportera tout ce que j'somme' à Saint-Jégu*<sup>164</sup>.

En disant cela, ils juraient après leur recteur; celui-ci finit par l'apprendre et, le dimanche d'après, il monta en chaire et il dit aux Jaguens qu'ils n'étaient que des *adlézi* (imbéciles) et des *diots* (idiots) d'avoir eu peur d'un homard. Mais il était si en colère qu'il en avait la figure tout rouge et que le sang lui sortait du nez.

Le père de sa domestique, qui se nommait André, se mit alors à parler tout haut dans l'église :

— *Par ma fa, mon fû, quand n'en a l'diab'e dans l'vent'e, n'en n'vaut pas chié; ma fille m'avait ben dit que v'ariez été mauvais; mais 'est d'vot' faut', fallait point manger l'diab'e*<sup>165</sup> !

On dit toujours que, quand quelqu'un a le diable dans le corps, il ne vaut pas grand chose; c'est monsieur le recteur qui va être mauvais maintenant, lui qui l'a mangé ! Je ne veux sûrement pas retourner (travailler) chez lui.

<sup>164</sup> Mon petit fils, c'est par notre faute que monsieur le recteur a mangé le diable. Il ne nous aurait peut-être pas fait beaucoup de mal; et maintenant c'est un grand malheur, s'il ressort du ventre de monsieur le recteur, il nous emportera tous, les habitants de Saint-Jacut.

<sup>165</sup> Par ma foi, mon fils, quand on a le diable dans le ventre, on ne vaut pas cher; ma fille m'avait bien dit que vous devien-

Le vieux Jaguen sortit alors de l'église et tous les autres Jaguens le suivirent, et même les Jaguines, et ils furent longtemps sans aller à la messe, car ils avaient peur de leur recteur depuis qu'il avait mangé le diable.

Quelque temps après, le recteur eut son changement et aussitôt les Jaguens retournèrent à l'église.

Quand les Câtins apprirent tout le train que leur homard avait causé, ils se moquèrent joliment des Jaguens et la première fois qu'ils les rencontrèrent à la pêche, ils leur demandèrent des nouvelles du diable que leur recteur avait mangé.

— *Pa ma fa, mon p'tit fû, répondirent les Jaguens, notre recteur n'est p'us à Saint-Jégu; j'en avons eun aut' à la place et i' n'a pas l'zieux si coquins que l'vieux qu'avait mangé l'diab'e à son souper*<sup>166</sup>.

CONTÉ EN 1880 PAR FRANÇOISE GUINEL  
DE SAINT-CAST

---

driez mauvais; mais c'est de votre faute, il ne fallait pas manger le diable!

<sup>166</sup> Par ma foi, mon petit fils, notre recteur n'est plus à Saint-Jacut; nous en avons eu un autre en remplacement et il n'a pas les yeux aussi malins que l'ancien qui avait mangé le diable à son souper.

## TROISIÈME SÉRIE



## Le bon dieu de Saint-Jacut

Il y avait une fois deux Jaguens qui allaient à Rennes : l'un se nommait André et l'autre Jacques.

Sur leur route, ils trouvèrent un Christ mis en croix, peint couleur de chair et de grandeur naturelle, et comme ils n'avaient jamais vu pareille chose, ils s'arrêtèrent pour le regarder :

— *Par ma fa, mon fu, se disaient-ils, qu'é qu'il a fait, l'pauv' homme-là ? il arait kué père et mère que n'en ne l'arait pas amarré p'us mal*<sup>167</sup>.

Ils restèrent plus d'une demi-heure devant, le regardant de tous leurs yeux et, de temps en temps, ils se communiquaient leurs réflexions.

— *Est-ce qu'i' n'a pas un côté sangnous*<sup>168</sup> ? dit Jacques à son camarade.

— *Si fait, mon petit fu*<sup>169</sup>, répondit André.

— *Est-ce qu'i' n' li ont pas cloûté les mains et les pieds do des caboches*<sup>170</sup> ?

— *Lla y est vra, Dieu me gagne, et cor i' li ont mins des bros dans la tête. Fallait-i' qu'iz en aient, de la mauvaitié*<sup>171</sup> !

---

<sup>167</sup> Par ma foi, mon fils, qu'a-t-il fait, ce pauvre homme ? Il aurait tué père et mère qu'on ne l'aurait pas plus mal traité.

<sup>168</sup> N'a-t-il pas un côté sanglant ?

<sup>169</sup> En effet, mon petit fils.

<sup>170</sup> Ne lui ont-ils pas cloué les mains et les pieds avec des clous ?

<sup>171</sup> Voilà qui est vrai, dieu me damne et encore lui ont-ils mis

Quand les Jaguens eurent bien regardé le Christ, ils finirent par voir dans un champ voisin une femme qui gardait ses vaches :

— *S'i' vous plaît, demandèrent-ils, qu'é qu' il a fait l'pauv' homme-là, qu' i' l'ont attaché a l'arb'e-là do de gros clous*<sup>172</sup> ?

— *De quel pays que v'êtes vous autres ?* répondit la bonne femme ; *v'êtes ben arriérés*<sup>173</sup> !

— *Je sommes de Saint-Jégu.*

— *C'est le bon Dieu qui est là sur la croix.*

— *'Est l'bon Dieu !* répétèrent les Jaguens qui restèrent tout ébahis.

— *Mais oui,* reprit la femme ; *c'est la chance d'une paroisse d'avoir un Christ ; il n'y en a pas chez vous, v'êtes, des impies.*

— *Par ma fa, mon fu,* demanda Jacques, *est-i' tombé du ciel comme il est là*<sup>174</sup> ?

— *Non,* répondit-elle ; *on l'a apporté ici après l'avoir fait sculpter.*

— *Eioù qu'on en fait, des bons Dieux*<sup>175</sup> ?

— *C'est à Rennes qu'on les exécute,* répondit la femme.

Les Jaguens continuèrent leur route et, quand ils

---

des épines dans la tête. Fallait-il qu'ils soient méchants !

<sup>172</sup> S'il vous plaît, qu'a-t-il fait ce pauvre homme pour être attaché à cet arbre avec de gros clous ?

<sup>173</sup> De quel pays êtes-vous donc ? Vous êtes drôlement demeurés !

<sup>174</sup> Est-il tombé du ciel dans l'état où il est, là ?

<sup>175</sup> Où donc fabrique-t-on des bons Dieux ?

furent arrivés à Rennes, ils demandaient de tous côtés un exécuter.

— Un exécuter ? disaient les gens de la ville, pour exécuter quoi ?

— *Par ma fa, mon fu*, répondaient les Jaguens, *est l' bon Dieu que j'voulons exécuter.*

— Le bon Dieu ?

— *Mais vère*, répondaient les Jaguens.

Un de leurs amis finit par comprendre à peu près ce qu'ils désiraient, et il les mena chez un ébéniste auquel ils racontèrent ce qu'ils avaient vu.

— C'est, dit l'ébéniste, un Christ que vous avez vu sur la croix, mes pauvres arriérés.

— *Je voulons*, dit André, *un bon Dieu.*

— Comment le voulez-vous ?

— *Un bon Dieu sus n'un bout de bois.*

— Oui, oui, un Christ en croix.

— *Combien que vus nous l' ven' rez, mon fu*<sup>176</sup> ?

— C'est moi qui ai fait celui que vous avez vu ; je vous vendrai le pareil trois cents francs, mais vous n'aurez pas besoin de prendre un bois ici ; cela vous coûterait trop cher à transporter, et vous en trouverez bien un dans votre pays. Comment désirez-vous le Christ ? voulez-vous qu'il soit mort ou vif sur la croix ?

— *Qué que t' en dis, ta, Jacques*<sup>177</sup> ?

— *Dieu me gagne, mon fu*, répondit Jacques, *s'il est*

---

<sup>176</sup> Combien nous le vendrez-vous, mon fils ?

<sup>177</sup> Qu'en penses-tu, Jacques ?

*mort, i' n' fra pas grand effet ; j'l' aimons mieux vivant que mort. I'y a tras ans que je n'avons prins de maquériaux qui vauje, et la peaumelle qui n'a pas débragué ; nous l' faut vivant*<sup>178</sup>.

— *Mais, dit André, s'il est trop mauvais ?*

— *Je le tuerons.*

Quand les deux Jaguens furent de retour au village de l'Isle, ils publièrent partout qu'ils venaient d'acheter un bon Dieu.

— *Ma fa, mon fu, disaient-ils, I' nous baillera d'la chance pour ava' des maquériaux ; i' vous faut tous donner do qua le payer*<sup>179</sup>.

Chacun des pêcheurs promet vingt sous et, quelque temps après, voilà le Christ arrivé de Rennes. Les Jaguens l'attachèrent sur la croix et le plantèrent au milieu de l'Isle, en face de la mer, pour avoir des maquereaux.

L'année d'après, il n'y eut ni maquériaux ni baitte<sup>180</sup> ; les Jaguens murmuraient :

— *Ma fa, mon fu, 'est une canaille. Faut pas l'tuer tout à fait, faut tant sieurement li tirer un aï ; l' en a un qu'est perchain de la mer, faut li tirer stulà*<sup>181</sup>.

<sup>178</sup> Dieu me damne, mon fils, s'il est mort, il ne sera pas efficace ; je le préfère plutôt vivant que mort. Il y a trois que je n'ai pris de maquereau qui vaillent la peine d'en parler et l'orge n'est pas sortie de l'épi ; il nous le faut vivant.

<sup>179</sup> Ma foi, mon fils, il nous portera chance pour la pêche aux maquereaux ; il faut que tous vous nous donniez (de l'argent) avec quoi le payer.

<sup>180</sup> Appât pour les poissons.

<sup>181</sup> Ma foi, mon fils, c'est une canaille. Il ne faut pas pourtant

Ils lui ôtèrent un œil, et c'est depuis ce temps qu'on dit en proverbe dans les pays d'alentour : « C'est comme le bon Dieu de Saint-Jacut qui est borgne. »

L'année qui suivit, pas plus de maquereaux : ils lui tirèrent l'autre œil, et ils disaient à Jacques :

— *Par ma fa, mon petit fu, Jacques, tu nou' as ruinés ; tu nou' as coûté chier ; si tu n'étais pas allé à Rennes, tu n'auras point-z-eu le camarade ici : je sérions p'us riches que je n'sommes*<sup>182</sup>.

La troisième année il vint un orage qui ravagea toute la *peaumelle* de l'Isle.

— *Dieu me gagne, mon fu, dirent les Jaguens, pour la fai-ci faut li fout'eun coup d'fusi*<sup>183</sup> !

Quand ils lui eurent donné le coup de fusil, ils s'imaginèrent l'avoir tué et ils disaient :

— *Faut pas l'enterrer dans l'Isle, i' l'empoisonnerait ! ; si je l'jetons à la mer, j' n'verrons jamais p'us d' païsson dans les chaluts. Faut l'exiler.*

Les anciens furent appelés à délibérer car on ne savait quel parti prendre et aucun des pêcheurs ne

---

le tuer complètement, il suffira de lui arracher un œil. Celui qui est le plus proche de la mer, c'est celui-là qu'il faut lui arracher.

<sup>182</sup> Par ma foi, mon petit fils, tu nous a ruinés ; tu nous a coûté cher ; si tu n'étais pas allé à Rennes, tu n'aurais pas trouvé ce camarade-là : et nous serions plus riches que nous le sommes aujourd'hui.

<sup>183</sup> Dieu me damne mon fils, cette fois-ci, faut lui tirer un coup de fusil.

voulait emporter le Christ dans son bateau de peur que le bateau ne fût *faîné*<sup>184</sup>.

— *Fau'ra*, décidèrent les anciens, *tirer à la courte-boise pour sava dans queu ba (bateau) i' sera emporté. l' faura l'porter sus l'Ile Agot; i' n'pourra jamais rapasser, l'île n'assèche point*<sup>185</sup>.

Le Christ fut transporté sur l'île Agot où l'on montre encore le pied de la croix des Jaguens.

L'année d'après, il y eut une récolte de peaumelle si abondante que jamais on n'en avait vu de pareille; les gens de Saint-Jacut s'écrièrent alors :

— *I'faut faire pénitence, j'avons offensé l'bon Dieu; par ma fa, mon fu, 'est un cas réservé*<sup>186</sup>.

Et ils firent venir l'archevêque de Paris pour bénir le pertuis où le Christ avait été placé.

L'archevêque leur fit un grand sermon, et il leur dit qu'ils étaient comme les Juifs qui avaient crucifié le bon Dieu.

— *Par ma fa, mon petit fû, répondirent-ils, je sayons ben que j'avons péché; i' a mésé quatre ans que l'coucou n'a chanté dans l'Ile, il est marri do nous*<sup>187</sup>.

---

<sup>184</sup> Ensorcelé.

<sup>185</sup> Il faudra tirer à la courte-paille pour savoir dans quelle barque l'emporter. On le portera sur l'île Agot. Il ne pourra pas revenir. Elle est toujours entourée par la mer (ce qui n'est pas le cas de l'îlot des Ebihen, en face de Saint-Jacut que l'on peut atteindre à pied sec à marée basse).

<sup>186</sup> Réservé à un évêque ou un archevêque.

<sup>187</sup> Par ma foi, mon petit fils, nous savons bien que nous avons péché; voilà quatre ans déjà que le coucou n'a pas chanté dans l'île. Il est fâché avec nous.

L'année suivante, le coucou revint dès le commencement du printemps et ils l'entendirent chanter. Ils en furent bien joyeux ; mais un jour, ils le trouvèrent mort. Alors ils firent une grande fête pour son enterrement et, depuis ce temps, la peaumelle a toujours prospéré dans l'Isle.

*La fin de ce conte fait allusion à des cérémonies burlesques qui avaient lieu, dit-on, jadis à Saint-Jacut.*

CONTÉ EN 1880 PAR FRANÇOISE GUINEL  
FEMME DE RENAUT, PÊCHEUR

### L'oie de Saint-Quay

Au temps jadis, les Jaguens allèrent mettre des appelets pour les raies à la côte d'Aval ; ils relâchèrent à Saint-Quay à cause du mauvais temps. Ils avaient bien du pain à bord mais, *Dieu me gagne mon fu*, pas une goutte de cidre, pas un sou dans leur poche, et pas moyen de boire la chopine.

Ils en étaient bien marris ; mais ils se dirent :

— *Ma fa, mon fu, faut vâ le pays tout comme : j'allons vâ l'pauv' bonhomme de saint fouetté do un genêt, j'allons vâ la misère qu'i li ont fait*<sup>188</sup>.

---

<sup>188</sup> Ma foi, mon fils, il faut voir le pays tout de même ; nous allons voir le pauvre bonhomme de saint fouetté avec un genêt ; je vais voir la misère qu'ils lui ont faite. (La légende des Saints de Bretagne, raconte un effet que lorsque saint Quay

Ils entrèrent dans l'église et quand ils virent la statue de saint Quay, ils secouèrent la tête en disant :

— *Il est tout neu' ; i'y en a un vieux, j'en avons ouï parler à not'père, à notre grand'père et à not' bisaïeul ; n'est point stila, Dieu me danse*<sup>189</sup>.

Mais ils eurent beau chercher dans tous les coins de l'église, ils ne virent point le vieux saint, et ils retournèrent à leur bord.

Cependant ils se lassèrent de manger leur pain tout sec, et ayant aperçu le troupeau d'oies d'une bonne femme, qui broutait l'herbe au bord de la mer, ils se dirent :

— *Par ma fa, mon fu, la veille n'est point là ; faut li pren're eune de ses houâs et la faire kaire*<sup>190</sup>.

Ils en choisirent une, bien grasse et bien *mochette*, et lui tordirent le cou.

— *Asteure, mon fu, dirent-ils, i' nous fau'rait un p'tit de bois*<sup>191</sup>.

En cherchant de tous côtés, ils trouvèrent dans un coin le vieux saint Quay, qui était en chêne, et ils le cassèrent à coups de hache pour rôtir l'oie.

---

débarqua auprès du bourg qui porte aujourd'hui son nom, les habitants voulurent le chasser à coups de genêts ; aussi depuis cette époque le genêt, maudit par le saint, a cessé de croître à Saint-Quay.)

<sup>189</sup> Il est tout neuf ; il y en a un vieux, j'en ai entendu parler mon père, mon grand-père et mon bisaïeul ; ce n'est pas celui-là, dieu me damne !

<sup>190</sup> Par ma foi, mon fils, la vieille n'est pas là. On va lui prendre une de ses oies et la faire cuire.

<sup>191</sup> Maintenant, mon fils, il nous faudrait un petit peu de bois.



Le bois de la statue était vieux et sec, et il s'allumait bien ; mais comme il était vermoulu, il y avait dedans des vers qui en brûlant éclataient avec un bruit sec :

— *Ma fa, mon fu*, disaient les Jaguens, *pète ou ne pète pas, tu kairas la houâs*<sup>192</sup> !

La bonne femme qui cherchait partout son oie disparue, les entendit et elle se douta que c'étaient les pêcheurs qui la lui avaient prise. Elle alla trouver le garde maritime qui arriva sur le rivage au moment où les Jaguens mettaient à la voile pour gagner la haute mer ; il vit pourtant sur le bateau n° 327.D.

— Ah ! dit-il, c'est un bateau de Dinan.

Il écrivit au bureau de Dinan, et le commissaire, en consultant ses registres, vit que le n° 327 était celui d'un « carré » de Saint-Jacut. Il fit appeler devant lui les marins du n° 327.

— Vous avez, leur dit-il, commis un vol à Saint-Quay ; vous avez pris l'oie d'une bonne femme.

— *N'était point eune houâs, Dieu me gagne, monsieur, 'était un petit houâsillon, i' n'était pas ben gros. Combien qu'il en coûtera*<sup>193</sup> ?

— Le tribunal vous le dira ; mais il vous faudra prendre un avocat pour plaider votre cause.

Les Jaguens allèrent chez un avocat, auquel ils expliquèrent l'affaire.

— Avez-vous du bien ? leur demanda-t-il.

— *Pas ténant, monsieur*, répondit le patron, *j'ai eune*

---

<sup>192</sup> Ma foi, mon fils, pète ou ne pète pas, tu cuiras la oie.

<sup>193</sup> Ce n'était pas une oie, dieu me damne, monsieur, c'était un oisillon ; il n'était pas gros. Combien cela coûtera-t-il ?

*petite maison couverte en paille, et un ba, vous sez ben, un ba carré qui va à la ra*<sup>194</sup>.

— Vous n'avez point de bestial<sup>195</sup> ?

— *Si fait, mon bon monsieur, j'ai un petit chien, un petit chat, et ma bonne femme.*

— Je vous prendrai cinquante francs, dit l'avocat.

— *Cinquante francs pour eune pauv'houas ! et ma qui n'en n'ai pas tant sieurement mangé si gros comme la pipe d'un monsieur, Dieu me gagne*<sup>196</sup> !

Le tribunal condamna les Jaguens et le jugement leur coûta trois cents francs.

En s'en allant, ils disaient :

— *Trois cent cinquante francs pour eune houâs ! ma fa, mon fu, je renonce à Saint-Quay ; vère, j'y renonçons, quand même la peaumelle ne débraguerait jamais*<sup>197</sup> !

CONTÉ EN 1880 PAR FRANÇOISE GUINEL  
DE SAINT-CAST

---

<sup>194</sup> Pas beaucoup, monsieur, j'ai une petite maison couverte de paille et un bateau, vous savez bien, un bateau carré qui va (à la pêche) à la raie.

<sup>195</sup> Bétail.

<sup>196</sup> Cinquante francs pour une pauvre oie ! et moi qui n'en n'ai sûrement pas mangé gros comme la pipe d'un bourgeois, dieu me damne !

<sup>197</sup> Trois cent cinquante francs pour une oie ! Ma foi, mon fils, je renonce à Saint-Quay ; oui, j'y renonce, quand même l'orge ne sortirait plus jamais de ses épis !

## Le vœu des Jaguens

Il y eut une fois à Saint-Jacut une bourrasque de Norouâs très violente, et il y avait trois semaines que les bateaux n'étaient sortis.

Les Jaguens résolurent de faire un vœu, promettant de l'accomplir si le vent changeait :

— *Dieu me gagne, mon fu, disaient-ils, la peaumelle n'a point débragué, des éfants plein les lets, toutes les femmes su' l' bon côté, et point de païsson, do qua que je vivrons ? I' faut se vouer au bon Dieu : le premier coup de chalut sera pour li*<sup>198</sup>.

Le vent changea et les Jaguens purent aller à la pêche ; le premier coup de chalut amena un beau turbot qui pesait vingt livres.

— *Ma fa, mon fu, le bon Dieu n'a pas besoin du turbot-là, 'est li faire injure. Le prochain coup sera pour li. Donnez-nous du païsson, mon bon Dieu ! ce qui sera dans le chalut sera pour vous*<sup>199</sup>.

Cette fois, ils prirent une belle raie blanche.

— *Dieu me gagne, mon fu, dans le carême où je*

---

<sup>198</sup> Dieu me damne, mon fils, l'orge n'est pas sorti de ses épis, des enfants plein les lits, toutes les femmes sur la bonne pente (enceintes), et point de poisson : de quoi vais-je vivre ? Il faut se vouer au bon Dieu. Le premier coup de chalut sera pour lui.

<sup>199</sup> Ma foi, mon fils, le bon Dieu n'a pas besoin de ce turbot-là. C'est lui faire injure. Le prochain coup (de chalut) sera pour lui. Donnez-nous du poisson, mon bon Dieu ! Ce qui sera dans le chalut sera pour vous.

sommes, 'la s'ven'ra ché; le bon Dieu n'en a point besoin. L'aut'e coup sera pour vous, mon bon Dieu<sup>200</sup> !

Quand ils relevèrent leur chalut pour la troisième fois, ils y trouvèrent un *minard*<sup>201</sup>.

— *Il est pour vous mon bon Dieu, il est pour vous, s'écrièrent-ils.*

— *Qui qui va le porter ? 'est-ta, 'Jacques, qui l'a prins*<sup>202</sup>.

— *Non fait, 'est-ta, Jean*<sup>203</sup> !

Comme ils ne pouvaient s'entendre, ils démarèrent la barre de leur gouvernail<sup>204</sup>, et se mirent à se battre pour savoir qui aurait été porter le poisson au bon Dieu.

CONTÉ EN 1880 PAR ROSE RENAUD  
DE SAINT-CAST

## Le calvaire de Saint-Jacut

Il y avait une fois un Jaguen qui se nommait Jean-Charles; il était, comme tous les Jaguens qui se res-

---

<sup>200</sup> Dieu me damne, mon fils, dans le carême où nous sommes, celui-là se vendra cher; le bon Dieu n'en a pas besoin. Le prochain coup sera pour vous, mon bon Dieu !

<sup>201</sup> Pieuvre.

<sup>202</sup> Qui va aller le porter ? C'est toi, Jacques, qui l'a pris.

<sup>203</sup> Pas du tout, c'est toi, Jean !

<sup>204</sup> Enlever la barre du gouvernail. C'était une arme redoutable.

pectent, pêcheur de son état ; mais n'était pas des plus malins.

Jean devint amoureux d'une *hossouère*<sup>205</sup> qui gardait les vaches dans une métairie des environs ; toutes les fois qu'il descendait à terre, il allait lui faire la cour, et il finit par se fiancer avec elle.

Son patron, qui se nommait André, lui dit un jour qu'ils étaient en mer :

— *C'est-i' vrai, Jean-Charles, que tu vas le marier o la hossouère-là, qui n'est point de Saint-Jaigu*<sup>206</sup> ?

— *Vère, mon fu, répondit le pêcheur, aussi bien ielle comme une aut'e, 'est ' une gentille personne*<sup>207</sup>.

— *Par ma fa, mon fu, méfie-ta ; j'ai tourjous ouï dire qui n'i avait ténant de chance do les hossouères-là*<sup>208</sup>.

Le mariage eut lieu, et au bout d'un an, la femme eut un enfant qui était borgne :

— *Par ma fa, mon fu, dit André, mon pauv' Jean, est-ce que je n'ai pas ouï dire que ton petit gars n'avait qu'un ai*<sup>209</sup> ?

---

<sup>205</sup> Femme étrangère au pays. Tous les étrangers à Saint-Jacut sont réputés *glorieux* (*prétentieux*) : ils haoussent du nez.

<sup>206</sup> Est-il possible, Jean Charles que tu te marie avec cette étrangère-là qui n'est pas de Saint-Jacut ?

<sup>207</sup> Oui, mon fils, aussi bien elle qu'une autre ; c'est une bonne personne.

<sup>208</sup> Par ma foi, mon fils, méfie-toi ; j'ai toujours entendu dire qu'on n'avait pas beaucoup de chance avec des étrangères.

<sup>209</sup> Par ma foi, mon fils, mon pauvre Jean, n'ai-je pas entendu dire que ton enfant n'avait qu'un œil ?

— Là y est vra, mon petit fu, je crayas li en avai fait deux, mais i'n'en n'a ren qu'un<sup>210</sup>.

— Dieu me gagne, mon fu, monsieur le Recteur n'en n'a qu'un li aussi, veux-tu parier que le petit gars est à li ? Regarde du queue bord que le Recteur est borgne, si ton petit gars est borgne du même côté, 'est à li qu'il est<sup>211</sup>.

Les deux pêcheurs étaient ce jour-là au chalut, Jean ne voulait plus haler sur le filet, et il dit à son patron :

— Mettez ma à terre, je veux aller vâ cela.

Comme ils débarquaient, il trouva le Recteur, et il le regarda avec attention.

— Bon, dit-il, est à babord qu'i' li manque un aï.

Il ne se rappelait plus de quel côté son petit gars était borgne ; en rentrant il vit que c'était juste du même bord que le Recteur. Il se mit à battre sa femme, qui cria si bien qu'en un instant toutes les Jaguines furent assemblées à la porte :

— Pourquoi, Jean, que tu corriges ta femme ?

— 'Est que mon petit gars est borgne de même côté que monsieur le Recteur, 'est à li qu'il est.

Voilà les femmes qui prennent Jean-Charles, et qui le mettent dans le chariot où c'était l'usage de promener les maris qui avaient battu leur femme Elles

---

<sup>210</sup> Voilà qui est vrai, mon petit fils, je croyais lui en avoir fait deux mais il n'en n'a rien qu'un.

<sup>211</sup> Dieu me damne, mon fils, monsieur le recteur n'a qu'un œil lui aussi. Veux-tu parier que le petit gars est à lui ? Regarde de quel côté le recteur est borgne, si ton petit gars est borgne du même côté, c'est son enfant...

s'attelèrent au chariot et le menèrent par toute l'Isle. À la porte de chaque auberge, le chariot s'arrêtait, les Jaguines *débrélaient*<sup>212</sup> Jean et le fouettaient à grands coups de balais de genêt.

Quand elles l'eurent promené, il leur dit :

— *N'est pas tout, les couëffes ; asteure i'faut me mener à la porte de monsieur le Recteur, 'est li qu'est cause de tout cela*<sup>213</sup>.

— *Est-i' adlézi !* disaient les femmes.

Elles le conduisirent devant le presbytère, et s'arrêtèrent pour le fouetter. Le Recteur, en entendant le bruit, s'attira sur sa porte.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, les femmes ? demanda-t-il.

— *'Est vous qu'êtes cause de tout, répondirent les Jaguines ; i' s'est mins dans l'idée que son petit gars est à vous, et que vous ne li ez fait qu'un zieu*<sup>214</sup>.

— Ma foi, mon pauvre Jean, répondit le Recteur, c'était à toi de lui en faire deux, moi je n'ai fait que le baptiser.

— *Ma fa, mon fu*, répondit Jean-Charles, *i' paraît que j'ai été diot*<sup>215</sup>.

Comme les femmes le ramenaient chez lui, elles

---

<sup>212</sup> Déculottaient.

<sup>213</sup> C'est pas tout, les femmes ; maintenant il faut me conduire chez monsieur le recteur, c'est lui qui est la cause de tout.

<sup>214</sup> C'est vous qui êtes la cause de tout ; il s'est mis dans l'idée que son petit gars est à vous et que vous ne lui avez fait qu'un œil.

<sup>215</sup> Ma foi, mon fils, on dirait que j'ai été bête.

rencontrèrent le patron André qui revenait de la pêche, et qui eut beau jeu de voir son matelot promené ainsi dans le chariot.

Le lendemain Jean-Charles retourna à bord de son bateau, tout marri et tout penaud de sa promenade.

— *Sais-tu ben, Jean, lui dit André, qu'est cause que tu as été fouetté ? 'est l'bon Dieu qui l'a voulu pour te puni'. Par ma fa, mon fu, i' a longtemps que je sommes rouinés dans l'Isle : le bon Dieu de Saint-Jaigu est trop vieux. L'as-tu regardé<sup>216</sup> ?*

— *Nenni.*

— *Tu ne l'as pas regardé ? il est tout cont'e sez ta ; mon pauv' p'tit fu, i'n'a p'us qu'un aï, et cor qui ne voit point. Il est bien aisé de vâ qu'il est trop vieux : je ne permons p'us ren, ni maquériau, ni râ, ni turbot, et la peaumelle qui ne vient p'as ; i'ne fait p'us ren pour nous : 'est l'bon Dieu sans pitié. Si tu veux, j'allons faire un vœu, je le descen'rons et j'irons en acheter un neu'<sup>217</sup>.*

— *Avant de le descen're, dit Jean, il fau'ra tous fai'e le vœu, mêmement les femmes et les éfants<sup>218</sup>.*

---

<sup>216</sup> Sais-tu bien, Jean, pourquoi tu as été fouetté ? C'est le bon Dieu qui l'a voulu pour te punir. Par ma foi, mon fils, il y a longtemps que nous sommes ruinés dans l'Isle : le bon Dieu de Saint-Jacut est trop vieux. L'as-tu regardé ?

<sup>217</sup> Tu ne l'a pas regardé ? Il est tout contre ta maison ! Mon pauvre petit fils, il n'a plus qu'un œil, et encore qui ne voit point ! Il est facile de voir qu'il est trop vieux : on ne prend plus rien, ni maquereau, ni raie, ni turbot, et l'orge ne pousse pas. Il ne fait plus rien pour nous : c'est un bon Dieu sans pitié. Si tu veux nous allons faire un vœu, on le descendra et nous irons en acheter un neuf.

<sup>218</sup> Avant de le descendre, il faudra tous faire le vœu, aussi



Quand ils furent débarqués, ils allèrent dire de maison en maison :

— *Puisque je ne perçons plus rien, il faut changer le bon Dieu-là ; il n'a pas pitié de nous, il faut qu'il descende*<sup>219</sup>.

Voilà tous les Jaguens, les femmes et les enfants, qui s'agenouillent au pied du vieux calvaire et qui font le vœu :

— *Hé ben, mon bon Dieu, dit André, j'allons vous descendre ; il a longtemps que vous souffrez la frêt et la chaud, v'ez perdu les yeux à force de nous regarder ; J'allons vous descendre, et vous nous le pardonnerez. Monte le descendre, Jean*<sup>220</sup>.

— *Montes-y, ta, André, il est trop près de sez ma, je ne monterai pas. Faut mieux l'abattre à coups de fusi*<sup>221</sup>.

— *Non, mon fu, répondit André, j'ai toujours entendu dire à mes aïeux qu'il avait vu un zieu tiré par un coup de fusi', et que l'homme était tombé mort tout de sieute. Faut abattre l'arbre, j'en planterons une autre. Mais n'faut pas l'abattre avant d'avoir fait le vœu. Promettons tous, femmes et enfants, que je paierons ce qui coûtera pour avoir un bon Dieu qu'il ait deux yeux*<sup>222</sup>.

---

bien les femmes que les enfants.

<sup>219</sup> Puisqu'on ne prend plus rien, il faut changer ce bon dieu-là : il n'a pas pitié de nous. Il faut qu'il descende.

<sup>220</sup> Hé bien, mon bon Dieu, je vais vous descendre ; il y a longtemps que vous souffrez du froid et de la chaleur vous avez perdu les yeux à force de nous regarder ; je vais vous descendre et vous me le pardonnerez. Monte le descendre, Jean !

<sup>221</sup> Monte toi-même, André, il est trop près de chez moi, je ne monterai pas. Mieux vaut l'abattre à coups de fusil.

<sup>222</sup> Non, mon fils, j'ai toujours entendu dire par mes aïeux qu'il avait eu un œil arraché par un coup de fusil, et que l'homme

Voilà André et Jean-Charles partis pour aller à Rennes recommander un bon Dieu neuf.

— *Il nous faut, dirent-ils au sculpteur, un bon Dieu qu'ara des biaux yeux, deux, et de bons*<sup>223</sup>.

— Oui, oui, répondit le sculpteur, j'en aurai bien soin.

En s'en revenant, André dit à Jean :

— *Jean, sais-tu ben, mon petit fu, ce que j'avons manqué de dire ? Je li avons pas recommandé de bonnes brées : s'il allait li mett'e de mauvaises brées au pauv' bon Dieu ? nous faut retourner*<sup>224</sup>.

Ils revinrent chez le sculpteur de Rennes.

— *Je ne vous avions pas tout recommandé ; faut li mett' de bonnes brées, en bonne étoffe, i'faut qu'il en ait pour longtemps, s'il peut être monté*<sup>225</sup>.

Quand le bon Dieu fut terminé, celui qui l'avait fait l'apporta à Saint-Jacut, et on le hissa à la croix ;

---

(qui avait tiré) était tombé mort sur le champ. Il faut abattre l'arbre. J'en planterai un autre. Mais il ne faut pas l'abattre avant d'avoir fait le vœu. Promettons tous, femmes et enfants que nous paierons ce qu'il faudra pour avoir un bon Dieu qui ait deux yeux

<sup>223</sup> Il nous faut un bon Dieu qui aura de beaux yeux, deux, et des bons.

<sup>224</sup> Jean, sais-tu bien ce que j'ai oublié de dire ? Nous ne lui avons pas recommandé de bonnes culottes : s'il allait lui mettre de mauvaises culottes au pauvre bon Dieu ? Il nous faut y retourner.

<sup>225</sup> Je ne vous ai pas tout recommandé. Il faut lui mettre de bonnes culottes, en bonne étoffe. Il faut qu'il en ait pour longtemps s'il peut être monté.

André se mit à l'examiner de tous côtés, et quand il fut rendu à moitié, il s'écria :

— *Dis donc, Jean, veux-tu me croire, il est haut assez : n'ne sera pas cor la bonne bête stilà : le cu li pouche. V'allez le remporter, Dieu me gagne, v'allez le remporter : le cu li pouche trop : j'ai toujours entendu dire que quand le cu li pouche trop, la bête ne vaut ren*<sup>226</sup>.

Le sculpteur emporta la statue et la refit suivant le désir des Jaguens, et quand il la rapporta, ils l'examinèrent et dirent :

— *Ma fa, mon fu, i' faut payer l'bon Dieu, i' n'est pas mal brélé asteure*<sup>227</sup>.

Ils le mirent sur un bois de croix tout neuf, puis ils lui dirent :

— *Vous v'la bien placé, mon bon Dieu, vous n'êtes pas prêt à redescendre.*

Ils s'agenouillèrent tous au pied du Calvaire, et André dit à Jean-Charles :

— *Hé bien, Jean-Charles, tu vas demander au bon Dieu-là de nous faire du bien.*

— *Non fait, André, 'est ta qui demanderas.*

— *'Sera ta.*

---

<sup>226</sup> Dis donc, Jean, veux-tu me croire, il est assez haut (pour le voir) : ce ne sera pas core la bonne bête celui-là : le cul lui poche (Il est trop au large dans ses habits, il est maigre.). Vous allez le remporter, Dieu me damne, vous allez le remporter : le cul lui pouche trop : j'ai toujours entendu dire que quand le cul lui pouche trop, la bête ne vaut rien.

<sup>227</sup> Ma foi, mon fils, il faut payer le bon Dieu. Le voilà bien culotté, maintenant.

— Hé ben, mon bon Dieu, dit Jean-Charles, puisque j'ai eune grâce à vous demander, je vous demande que le chériot set aboli, que jamais i' ne set p'us cherriotté dans Saint-Jégu, quand même tous les Jéguens se mettraint à batt'e leux femmes. Accordez-nous-le, mon bon Dieu<sup>228</sup>.

Et depuis que le nouveau bon Dieu a été placé, les Jaguens ont toujours fait bonne pêche, et il paraît qu'ils n'ont plus battu leurs femmes, car depuis jamais le chariot n'a été promené.

CONTÉ EN 1880 PAR ROSE RENAUD  
DE SAINT-CAST

## Les trois jeûnes du Jaguen

Il était une fois un vieux marin de Saint-Jacut qui avait navigué toute sa vie. À l'âge de cinquante ans, il cessa de voyager, et resta à Saint-Jacut, et il allait à la pêche aux maquereaux.

Il y avait plus de vingt-cinq ans qu'il ne s'était confessé ; il vint pourtant à confesse pour « faire son Pâque », et pour sa pénitence son confesseur lui imposa trois jeûnes.

Un matin qu'il allait à la pêche, le vieux Jaguen

---

<sup>228</sup> Hé bien, mon bon Dieu, puisque j'ai une grâce à vous demander, je vous demande que le chariot soit aboli, que plus jamais il ne soit charriotté à Saint-Jacut, même si tous les Jaguens se mettaient à battre leurs femmes. Accordez-nous le, mon bon Dieu.

oublia sa mallette de pain ; il fut obligé dé jeûner, et d'attendre sans manger jusqu'à midi. Un autre matin, il jeûna encore parce qu'il n'avait pas de pain chez lui. Le troisième jour, il fut malade et ne put manger. Il retourna à confesse pour recevoir l'absolution, et son confesseur lui demanda comment il avait accompli sa pénitence :

— *Dieu me damne, mon fu, répondit-il, un matin que j'allas à la pêche, quand je fus rendu à bord du ba, j'm'avisis que j'avas oublié ma mallette, et je jeûnis diqu'à médi. L'aut'e matin, j'n'avas brin d'pain sez ma, et je fus, cor obligé d'jener. Le trasième jou', par ma fa mon petit fu, j'étais malade et je n'pus manger ; v'la mes tras jeûnes faits*<sup>229</sup>.

Son confesseur lui dit :

— Oui, vous avez jeûné, mais malgré vous, et ces jeûnes-là n'étaient guère agréables à Dieu.

— *Par ma fa, mon fu, répondit le Jaguen, i' m'étaient cor ben moins agréables, à ma*<sup>230</sup>.

Son confesseur lui donna l'absolution et lui imposa pour pénitence trois nouveaux jeûnes ; mais le Jaguen déclara qu'il ne les ferait pas et qu'il aurait tout de même la communion. Son confesseur, voyant qu'il

---

<sup>229</sup> Dieu me damne, mon fils, un matin que j'allais à la pêche, je m'aperçus que j'avais oublié ma mallette quand je fus rendu à bord du bateau, et je jeûnai jusqu'à midi. L'autre matin je n'avais pas un morceau de pain chez moi et je fus encore obligé de jeûner. Le troisième jour, par ma foi, mon petit fils, j'étais malade et je ne pus manger. Voilà mes trois jeûnes faits.

<sup>230</sup> Par ma foi, mon fils, ils m'étaient encore moins agréables à moi.

n'était guère en état de recevoir le sacrement, et s'apercevant de plus que son pénitent n'était pas trop malin, coupa un petit morceau de cuir et le blanchit à la craie. Le lendemain quand le Jaguen alla pour communier, en même temps que les autres, il lui donna le morceau de cuir au lieu d'une hostie. Le Jaguen regagna sa place en silence, et comme il ne pouvait avaler le morceau, il demanda à son voisin ce que le prêtre lui avait donné.

— Par ma fa, mon fu, répondit le voisin, dis-je ma que tu hausses de tête, je viens de communier et i' m'a donné le bon Dieu<sup>231</sup>.

— *Dieu me damne, mon fu, 'était p'utôt 1'diab'e que l'bon Dieu, j'a zu biau l'plâcher, je n'ai pas pu l'avalé*<sup>232</sup>.

Il retourna à confesse le lendemain, et dit à son confesseur ;

— *Par ma fa, mon petit fu, n'était pas 1' jeune bon Dieu qu'ous m'ez donné hier, 'était l'vieux : jamai je n'ai pu le plâcher ni l'avalé*<sup>233</sup>.

Le confesseur lui répondit en riant :

— C'est le bon Dieu qu'on donne à ceux qui ne sont pas bien disposés à le recevoir.

Le Jaguen s'en retourna furieux, en jurant comme

---

<sup>231</sup> Par ma foi, mon fils, je pense que tu deviens fou. Je viens de communier et il m'a donné le bon Dieu.

<sup>232</sup> Dieu me damne, mon fils, c'était plutôt le diable que le bon Dieu ; j'ai eu beau le mâcher, je n'ai pas pu l'avalé.

<sup>233</sup> Par ma foi, mon petit fils, ce n'était pas le jeune bon Dieu que vous m'avez donné hier, c'était le vieux : jamais je n'ai pu le mâcher ni l'avalé.

un pillotous chaoud de baire<sup>234</sup>, et jamais depuis il ne voulut retourner à confesse.

CONTÉ EN 1880 PAR FRANÇOIS JOSSET  
DE SAINT-CAST, MATELOT ÂGÉ DE QUARANTE ANS

### La vache défalaisée

Il y avait une fois un Jaguen qui avait *entiéré*<sup>235</sup> sa vache et l'avait mise à pâture sur la falaise ; un monsieur passa à la chasse, et comme la vache se sauvait, son chien courut après elle et la mordit à la cuisse.

La vache eut si peur qu'elle *se dérubla*<sup>236</sup> du haut des falaises et tomba sur les rochers.

Le Jaguen se présenta au chasseur et lui dit :

— *Paye ma ma vache.*

— Non, répondit le monsieur, c'était à toi de la garder.

— *Tu me la payeras, dit le Jaguen, quand j'devras pour héla aller diqu'à Paris*<sup>237</sup>.

Le Jaguen prit des sabots neufs, et en arrivant à Paris, il vit un monsieur qui prenait le frais à la croisée d'une belle maison :

---

<sup>234</sup> Chiffonnier ivre.

<sup>235</sup> Entravé.

<sup>236</sup> Glisser, tomber.

<sup>237</sup> Tu me la paieras, quand je devrais pour cela aller jusqu'à Paris.

— 'Est-i' vous qu'êtes le Ra<sup>238</sup> ? demanda le Jaguen.

— Oui, répondit le monsieur qui voulait s'amuser.

— J'ai quelque chose à vous dire : acoutez, monsieu le Ra ; i' y a un gars de sez nous qui se dit monsieu, et qu'est monsieu tout comme ma ; son chien a pourcouru ma vache, en vous respectant : o s'est défalasée, et i' n'veut point la payer ; 'là y est-i' juste<sup>239</sup> ?

— Mon ami, répondit le monsieur, quoique roi, je ne puis rien pour vous, allez au tribunal.

Il alla au tribunal, et on lui demanda s'il avait de l'argent :

— Vère, répondit-il, j'ai vendu tout ce que j'avas d'peaumel-le ; mais i' faut qui' me paye ma vache<sup>240</sup>.

— Il faut nous raconter votre affaire.

— Mettez, monsieu, que vous seriez eune vache, et que je sèye un chien : si je vous mords au cu, vous feriez un grand saut, pas vra<sup>241</sup> ?

— Mettez-le dehors, il manque de respect aux juges.

— Par ma fa, mon fu, dit le Jaguen, j'avas toujours entendu raconter à mes anciens que les monsieurs étaint

---

<sup>238</sup> Est-ce vous qui êtes le roi ?

<sup>239</sup> J'ai quelque chose à vous dire : écoutez, monsieur le roi. Il y a un homme de chez nous qui se prétend bourgeois et qui l'est autant que moi ; son chien a poursuivi ma vache, sauf votre respect. Elle s'est jeté de la falaise et il ne veut pas la payer. Cela est-il juste ?

<sup>240</sup> Oui, j'ai vendu tout ce que j'ai récolté d'orge ; mais il faut qu'il me paie ma vache.

<sup>241</sup> Supposez, monsieur que vous soyez une vache et que je sois un chien : si je vous mordais au cul vous feriez un grand saut, pas vrai ?



*tous d'ensemble ; n'y a point d'justice : j'ai perdu ma vache, vendu ma peaumelle, et ils ne veulent pas tant sieurement m'acouter*<sup>242</sup> !

Le pauvre Jaguen, en frappant du pied, cassa un de ses sabots, et il fut obligé de s'en revenir sans avoir rien eu pour sa vache.

CONTÉ EN 1880 PAR FRANÇOISE GUINEL

### Les Jaguens à la Cour

Un jour les Jaguens pêchaient sur les bancs de la Horaine : ils prirent un turbot si beau, si beau que les plus vieux pêcheurs n'en avaient point vu de pareil.

— *Dieu me gagne, mon fu, dirent-ils, queu biau païsson, i' serait présentabe au Ré ; faudra le li porter*<sup>243</sup>.

Les quatre matelots qui montaient le bateau enveloppèrent avec soin le turbot et se mirent en route pour Paris ; le petit mousse les accompagna, un peu malgré eux, et il disait qu'il voulait lui aussi voir le Roi, dût-il pour cela cheminer jusqu'à la fin de ses jours.

---

<sup>242</sup> Par ma foi, mon fils, j'ai toujours entendu les anciens dire que les bourgeois étaient tous d'accord ; il n'y a point de justice : j'ai perdu ma vache, vendu mon orge et ils ne veulent pas seulement m'écouter.

<sup>243</sup> Dieu me damne, mon fils, quel beau poisson ! Il serait présentabe au Roi. Faudra le lui porter.

Ils partirent en sabots, après avoir demandé conseil aux anciens sur la manière de se conduire à la Cour :

— Vous ferez comme vous verrez faire aux autres, répondirent avec sagesse les vieux Jaguens.

Au bout de quelques jours, les voilà arrivés devant le palais où ils voulurent entrer. La sentinelle les en empêcha, mais voyant qu'ils n'avaient point la mine d'insurgés, elle consentit à ce qu'on avertît le roi que des pêcheurs étaient venus de Bretagne tout exprès pour lui offrir un turbot.

— In troduisez ces braves gens dans le château, dit le roi.

Ils entrèrent tous ensemble dans l'appartement du roi ; mais le parquet était si bien ciré que les sabots du patron glissèrent dessus comme sur une mare glacée, et il s'allongea de tout son long sur le dos. Ses matelots, qui se rappelaient le conseil de leurs anciens, l'imitèrent aussitôt, pensant que c'était là une cérémonie obligatoire à la Cour, et ils s'étendirent par terre tous les cinq.

Le roi se mit à rire de bon cœur et il dit à ses domestiques :

— Faites relever ces braves gens.

Quand les Jaguens se retrouvèrent debout sur leurs sabots, ils présentèrent au roi leur turbot qui était vraiment de grande taille ; mais, bien qu'on fût en hiver, il commençait à avoir un peu d'odeur, à cause de la longueur de la route. Toutefois le roi fut content, et il dit à son cuisinier :

— Ayez soin de préparer un bon déjeuner pour réchauffer les pêcheurs, car il fait grand froid.

Et il s'en alla, leur assurant que leur peine méritait un salaire et qu'il leur en donnerait un dont ils seraient satisfaits.

Les Jaguens furent conduits à la cuisine où on leur servit un repas copieux ; ils le mangèrent tout à leur aise, et quand ils eurent fini de déjeuner, comme ils se trouvaient seuls dans la cuisine, ils se mirent à la regarder, et ils virent un énorme pain de suif suspendu au plafond.

— *Par ma fa, mon fu, s'écrièrent-ils, le biau pain de sieu ! il est escarab'e : n'en pourrait sieufer otout not' batiau tout entier, qu'en a grand besoin. Fau'ra le demander au Ré, Dieu me gagne*<sup>244</sup>.

— *Vêre, mais s'i' n' veut point l'donner*<sup>245</sup> ?

— *Faut l'prenre de précaution*<sup>246</sup>.

Ils dépendirent le pain de suif, le coupèrent en morceaux, et les mirent dans le fond de leurs chapeaux qu'ils replacèrent sur leur tête du mieux qu'ils purent.

Cependant le roi vint pour leur apporter de l'argent, et il s'aperçut que le grand pain de suif n'était plus à sa place. Comme les pêcheurs étaient seuls dans la cuisine, il les soupçonna de l'avoir pris, et il remarqua que leurs chapeaux n'étaient pas bien enfoncés sur leurs têtes. Il dit au cuisinier qui rentrait en ce moment :

---

<sup>244</sup> Par ma foi, mon fils, le beau pain de suif ! il est énorme : on pourrait suifer avec notre bateau tout entier qui en a grand besoin. Faudra le demander au Roi, Dieu me damne.

<sup>245</sup> Oui mais s'il ne veut pas le donner ?

<sup>246</sup> Il faut le prendre, par précaution.

— Voilà de pauvres gens qui n'ont pas chaud, il faut allumer un bon feu pour les réchauffer.

— *Par ma fa, mon fu*, répondit le patron, *i' n'en n'est point besoin, j'arons le temps de nous échauffer sur la route*<sup>247</sup>.

— Non, non, dit le roi, il faut bien vous chauffer avant de partir ; quand on a chaud on marche mieux.

Le cuisinier alluma un grand poêle qui se trouvait derrière eux, et il fit flamber dans la cheminée une fouée à rôtir un bœuf. Les Jaguens étaient ainsi pris entre deux feux et ils n'osaient bouger : le suif ne tarda pas à fondre, et il coulait en ruisseaux gras sur leur figure et sur leurs habits.

Le roi leur dit :

— Vous avez volé mon suif, vous êtes de mauvaises gens ; pour cette fois je vous tiens quittes, mais allez-vous-en.

Les Jaguens revinrent chez eux assez penauds, et quand on leur parlait de leur voyage, ils répondaient :

— *Dieu me gagne, mon fu, j'avons kervé de honte ; est une quénaille, le Ré-là ! Nous qu'avions zu tant de deu à li porter un si biau turbot ! et cor i' nous a fait des crasses ; jamais je n' revoterons p'us pour li*<sup>248</sup> !

CONTÉ EN 1880 PAR FRANÇOISE GUISNEL

---

<sup>247</sup> Par ma foi, mon fils, il n'y en a pas besoin, nous aurons le temps de nous réchauffer en route.

<sup>248</sup> Dieu me damne, mon fils, nous en sommes morts de honte. C'est une canaille, ce roi-là ! Nous qui avons eu tant de mal à lui porter un si beau turbot ! Et encore nous a-t-il fait des ennuis. Jamais plus nous ne revoterons pour lui !

## L'âne des Jaguens

Au temps jadis où les poules pissaient dans un bassin, il y eut une guerre entre les habitants de Saint-Jacut et ceux de Biord<sup>249</sup> ; ils se livrèrent d'abord une bataille à coups de poing et à coups de bâton ; mais la victoire resta indécise, et les Jaguens tinrent conseil.

— *Par ma fa, mon fu, faut mieux faire ; si je voulons gagner, faut mettre un canon sur eune âne et l'emmener do nous*<sup>250</sup>.

Ils hissèrent un canon sur le dos de l'âne, et quand ils arrivèrent à portée du village de Biord où les habitants les attendaient derrière les murs de leurs courtils, ils mirent le feu à leur canon. Mais l'âne fut si durement secoué qu'il se retourna bout pour bout, et la gueule du canon était tournée du côté des Jaguens.

— *Ma fa, mon fu, dirent-ils, j'avons perdu, je ne saurions gagner, l'âne est do ieux*<sup>251</sup>.

— *Faut le jeter à la mer pour le puni', dirent les anciens, i'nou'a trahis*<sup>252</sup>.

Et ils jetèrent l'âne à la mer. En ce temps-là, il y avait une dispute entre les Jaguens et les habitants de Saint-Cast, au sujet des Bourdineaux ; comme les

---

<sup>249</sup> Biord est un village voisin de Saint-Jacut.

<sup>250</sup> Par ma foi, mon fils, il faut faire mieux. Si nous voulons gagner, il faut mettre un canon sur un âne et l'emmener avec nous.

<sup>251</sup> Ma foi, mon fils, nous avons perdu, nous ne saurions gagner, l'âne est avec eux.

<sup>252</sup> Il faut le jeter à la mer pour le punir, il nous a trahis.

deux rochers étaient bons pour la pêche, les Jaguens voulaient les avoir et les Câtins aussi.

— *Par ma fa, mon petit fu, dirent les Jaguens, 'est l'âne qui décidera tout; partout ioù qui passera, les rochers seront à nous*<sup>253</sup>.

Mais le courant porta l'âne au large des Bourdineaux, et les Jaguens dirent :

— *Dieu me danse, mon fu, je n'arons point d'procès; j'allons régler tout; les Bourdiniaux seront pour les petits Jaunes*<sup>254</sup>.

*Ce conte est populaire sur toute la côte, de Cancale à Saint-Brieuc.*

CONTÉ PAR FRANÇOISE GUINEL  
DE SAINT-CAST

## La bataille des Bourdineaux

Au temps jadis, les Jaguens s'étaient mis dans l'idée que le rocher des Bourdineaux leur appartenait et qu'eux seuls avaient le droit d'y pêcher.

Un jour, trois bateaux Jaguens arrivèrent près des Bourdineaux, et deux canots de Saint-Cast qui vinrent

---

<sup>253</sup> Par ma foi, mon petit fils, c'est l'âne qui décidera de tout : partout où il passera les rochers seront à nous.

<sup>254</sup> C'est le surnom que les Jaguens donnent aux Câtins.

ensuite mouillèrent trop près des Jaguens, presque dans leur *affaire*<sup>255</sup>.

— *Dieu me danse, mon fu, s'écrièrent les Jaguens, rehole vite ment ton aussière; tu viens mouiller dans nos lignes, et païcher su' not' terrain*<sup>256</sup>.

— *Est-ce que vous voudriez nous engarder de pêcher devant sez nous ?* répondirent les Câtins<sup>257</sup>.

— *Le rochier est à ma,* riposta le patron des Jaguens, *entends-tu, petit Jaune*<sup>258</sup> !

— *Non fait, Ouohau, i' n'est pas à ta*<sup>259</sup>.

— *Si fait, c'est un rochier que Gargantua nous a volé; il l'a prins sez nous et l'a jeté ici en passant*<sup>260</sup>.

— *N'est pas pour ta que Gargantua l'a jeté ici,* répondirent les Câtins, *'était pour nous; il avait trop dongier des Jaguen pour voulai le lous donner*<sup>261</sup>.

Voilà la bataille qui commence; les Jaguens jetèrent des cailloux aux Câtins qui ripostèrent, et finirent par sauter à l'abordage des bateaux ennemis; il y eut

---

<sup>255</sup> Leur appât (qu'on jette autour du bateau pour attirer le poisson).

<sup>256</sup> Dieu me damne mon fils, remets vite à la voile, tu viens mouiller dans nos lignes et pêcher sur notre terrain.

<sup>257</sup> Voudriez-vous nous interdire de pêcher devant chez nous ?

<sup>258</sup> Le rocher est à moi, entends-tu, petit Jaune ?

<sup>259</sup> Sûrement pas, Ouohau (sobriquets que les Câtins donnent aux Jaguens; ils les appellent aussi teignous), il n'est pas à toi.

<sup>260</sup> Sûrement que si, c'est un rocher que Gargantua nous a volé; il l'a pris chez nous et l'a jeté ici en passant.

<sup>261</sup> Ce n'est pas pour toi que Gargantua l'a jeté ici, c'était pour nous. Il avait trop de dégoût des Jaguens pour vouloir le leur donner.

deux Jaguens qui furent très maltraités ce jour-là, et leur patron dit aux Câtins :

— *Dieu me danse, mon fu, fau'ra mettre la partie à demain ; j'amenerons avec nous tous les chefs des bas, et n'amenez les vôtres ; les p'us forts aront les Bourdinaux. mais n'fau'ra point s'batt'e à coups de fusi', mon p'tit fu, n'y en a pas iun dans Saint-Jégu qui saige tiré ; je nous battons do des sabres et do des baïonnettes, do des pierres et do des bâtons*<sup>262</sup>.

— *C'est bien, répondirent les Câtins, demain j'amènerons nos patrons et vous les vôtres.*

Voilà les Câtins et les Jaguens partis chacun de son côté pour se préparer à la bataille du lendemain.

Quand les gens de Saint-Cast furent de retour, ils racontèrent aux autres pêcheurs la dispute et le rendez-vous pour le lendemain. Les anciens s'assemblèrent, et comme parmi les vieux, il y en a qui sont toujours plus rusés que les autres, l'un des anciens dit :

— Il faudra laisser les Jaguens mouiller les premiers, puis vous vous mettez du bord du vent pour leur envoyer de la poussière dans les yeux. Dites aux femmes et aux enfants de prendre des sacs et de les remplir avec la poussière des routes et la cendre des

---

<sup>262</sup> Dieu me damne, mon fils, faut remettre la partie à demain. Nous amènerons avec nous tous les chefs des bateaux et vous amènerez les vôtres. Les plus forts auront les Bourdineaux ; mais il ne faudra pas se battre à coups de fusil, mon petit fils, il n'y a pas un homme de Saint-Jacut qui sache tirer ; nous nous battons avec des sabres et des baïonnettes, avec des pierres et des bâtons.



foyers ; ce seront les munitions dont vous chargerez vos bateaux.

Aussitôt les femmes et les enfants se mirent à balayer les routes et à ramasser la poussière dans des sacs, et les vieilles bonnes femmes y mettaient la cendre de leurs foyers.

Le lendemain dès le matin, on vit sortir tous les bateaux de Saint-Jacut. Les Jaguens avaient chargé leurs embarcations avec des cailloux, et ils s'étaient armés de sabres, de baïonnettes et de bâtons. Ils amenaient avec eux, pour juger de la bataille, le plus ancien homme de la paroisse, le bonhomme Mateur<sup>263</sup>, qui avait cent treize ans.

Quand ils furent à moitié route, ils se dirent :

— *Mon petit fu, quand j'arons battu les petits Jaunes, fau'ra qu'i's lèvent la main et promègent de ne jamais retourner ès Bourdiniaux*<sup>264</sup>.

— *Vère, mais devant qui qu'i's lèvront la main*<sup>265</sup> ?

— *Faut aller quéri' un bon Dieu*<sup>266</sup>.

Deux bateaux virèrent de bord et allèrent à Saint-Jacut : ils déplantèrent une grande croix de bois et la mirent sur un des « carrés », pour faire jurer les petits Jaunes.

Les Câtins étaient mouillés à Becrond<sup>267</sup>, et ils atten-

---

<sup>263</sup> Amateur.

<sup>264</sup> Mon petit fils, quand nous aurons battu les petits Jaunes, ils faudra qu'ils lèvent la main et promettent de ne jamais retourner aux Bourdineaux.

<sup>265</sup> Oui, mais devant qui lèveront-ils la main ?

<sup>266</sup> Il faut aller chercher un bon Dieu.

<sup>267</sup> Rocher dans la baie de Saint-Cast.

daient pour lever l'ancre que la flotte des Jaguens fut arrivée aux Bourdineaux. Alors ils mirent à la voile, et passèrent au vent des Jaguens. Ils voyaient un des « carrés » qui avait un calvaire attaché à son mât, et le bonhomme Mateur qui se tenait au pied.

— *Voici le bon Dieu, dirent les Jaguens, v'allez jurer devant li et l'bonhomme Mateur qu'a cent treize ans, de ne p'us retourner ès Bourdiniaux, ou ben le combat va commencer*<sup>268</sup>.

— Quand vous voudrez, répondirent les Câtins.

Et ils se mirent à affarer et à tendre leurs lignes.

— *Le rochier là est à nous, dirent les Jaguens, faut lever l'ancre, j'allons compter diqu'à tras, et si v'êtes cor mouillés, j'allons nous battre: au p'us fort la pouche*<sup>269</sup>.

Voilà les Jaguens qui commencent à jeter des cailoux sur leurs ennemis ; mais les Câtins, qui étaient au vent, délièrent leurs sacs, et la brise qui était fraîche envoyait la poussière et la cendre sur les Jaguens qui en recevaient sur les yeux, sur le nez, dans la bouche, dans les oreilles, et ne savaient où se fourrer. On les entendait éternuer comme s'ils avaient eu du tabac plein le nez. Les Câtins, en continuant à lancer de la poussière, sautèrent à l'abordage, et furent bientôt vainqueurs ; ce jour-là il y eut deux Jaguens qui

---

<sup>268</sup> Voici le bon Dieu, vous allez jurer devant lui et devant le bonhomme Mateur qui a cent treize ans de ne plus retourner aux Bourdineaux ou le combat va commencer.

<sup>269</sup> Ce rocher est à nous ; faut lever l'ancre, nous allons compter jusqu'à trois et si vous êtes encore mouillés (si vos ancres sont encore mouillées), nous allons nous battre : que le plus fort l'emporte.

furent blessés, et un Câtin perdit l'œil d'un coup de pierre.

Alors les Jaguens abattirent le calvaire, et le bonhomme Mateur leur dit :

— *Par ma fa, mon fu, faut abandonner les Bourdinaux, les petits Jaunes sont les p'us forts.*

Les Jaguens levèrent l'ancre ; comme ils s'en allaient on les entendait qui se disputaient entre eux, et ils faisaient des reproches au bon Dieu.

— *Je l'avions amené do nous, disaient-ils, pour nous servi' d'avocat, i' n'a ren dit : 'est le bon Dieu sans pitié, i' n'a pas tant sieurement fait tourner le vent<sup>270</sup>.*

Et en débarquant à Saint-Jacut, ils attachèrent une corde à la croix, la traînèrent par les chemins et allèrent ensuite la brûler.

*La conteuse tient ce récit de son grand'père, un vieux marin mort à un âge avancé, et qui disait que cela s'était passé plus de deux cents ans avant lui*

CONTÉ EN 1880 PAR JEANNE LE HÉRISSE, VEUVE RENAUD  
DE SAINT-CAST, ÂGÉE DE 55 ANS ENVIRON

---

<sup>270</sup> On l'avait amené avec nous pour nous servir d'avocat, il n'a rien dit : c'est le bon Dieu sans pitié. Il n'a pas seulement fait tourner le vent.

## Table des matières

Introduction .....	4
--------------------	---

### PREMIÈRE SÉRIE

L'héritage .....	9
Le chien et le veau .....	9
Le calvaire.....	10
La ceinture des Jaguens .....	10
La chèvre et les Jaguens.....	11
Les Jaguens à l'auberge .....	13
Le minard du Jaguen .....	16

### DEUXIÈME SÉRIE

Les Jaguens en voyage.....	25
Les saints vivants.....	39
L'âne qui devient moine.....	44
L'âne du Jaguen.....	46
Le pêcheur qui envoie des poissons à sa mère .....	49
L'homme qui fait changer le vent .....	52
Gargantua et les Jaguens.....	56
La visite de Gargantua à Saint-Jacut.....	58
Les bateaux à vapeur et les Jaguens .....	59
Saint Houohaou.....	61
Les Jaguens au bain .....	62
L'épreuve .....	64
Les Jaguens qui sont pour le diable.....	66
La pêche des Jaguens.....	67
La peau de l'âne.....	69
Le homard et les Jaguens.....	71

### TROISIÈME SÉRIE

Le bon dieu de Saint-Jacut .....	77
L'oie de Saint-Quay .....	83

## TOUTES LES JOYEUSES HISTOIRES DES PÊCHEURS JAGUENS

Le vœu des Jaguens .....	87
Le calvaire de Saint-Jacut .....	88
Les trois jeûnes du Jaguen .....	96
La vache défalaisée .....	99
Les Jaguens à la Cour .....	101
L'âne des Jaguens .....	105
La bataille des Bourdineaux .....	106



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Pêcheur de raies*, Achille Granchi-Taylor, 1880

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS